

Prix Louise Weiss en langue française

12 impasse des capucines	– page 2
De l’or dans la bouche	– page 8
Elle a...	– page 11
En puissance	– page 12
La banlieue	– page 18
Le monde entier est un ailleurs	– page 25
Les Invisibles	– page 29
Par-delà le fleuve	– page 35
Sans Titre	– page 41
Sur la piste	– page 43

12 impasse des Capucines

Le matin a cette odeur de café. C'est intrigant quand on y pense. Pendant tant d'années, nos papilles refusent tout contact avec et un beau jour, on est amnésique des moments passés sans lui. C'est le premier cadeau d'adulte que j'ai eu à Noël 2008. Je me souviens de mon petit cousin qui jouait avec ses nouveaux Lego. J'ai eu ce rictus tant vu chez mes parents, ce sourire de côté qui pleure un peu. Une moue qui trahissait cette sensation de s'être endormi à 21h37 après avoir fait des constructions Kapla et où on se réveille à 7h42 la peau tirée, la barbe mal rasée et la boule au ventre.

Le café coule dans ma tasse Snoopy, relique de ma précédente relation. Je m'étais juré de ne garder aucun de ses cadeaux. Non pas que la rupture fut particulièrement douloureuse, au contraire, elle était furieusement classique : elle voulait être libre, ce n'était pas contre moi mais c'était mieux pour nous. Comme à mon habitude, je n'ai rien dit. Ses larmes étaient trop bruyantes et je savais qu'elle avait trouvé mieux. Je ne lui en voulais pas, je la comprenais. J'aurai aussi pu trouver mais je n'ai pas eu la volonté de chercher. Elle est partie, et j'ai immédiatement jeté ce qu'elle avait laissé. Puisqu'elle n'était plus là, c'était l'occasion d'accorder mon intérieur de maison à mon intérieur à moi. Simple, et blanc cassé.

Mais la tasse Snoopy, je l'ai gardée. Je refuse d'aller à Ikéa en acheter une autre, là où les couples se déchirent sur fond de ronds de serviette. De plus, Snoopy fait son effet lorsque des filles dorment à la maison. Le matin se lève, l'alcool s'évapore, je sers l'éternel café dans ladite tasse et la laisse parler à ma place : je suis un cœur brisé qui a besoin d'être cajolé. Telles des infirmières, elles viennent panser les plaies que je n'ai pas. Elles font l'amour et je ferme les yeux. Je pense au travail, aux courses, au chat qui miaule, parfois à elles quand elles sentent bon. La fleur d'oranger, par exemple. J'ai toujours adoré ça. Certaines pensent que je ne suis que prétention et froideur. Je crois que j'aime trop l'amour pour le travestir.

Dimanche, dernier jour de liberté, deuxième jour de réveil embrumé. J'ai les lèvres qui goûtent les gin-tonics de la veille. Si j'avais l'habitude de choir sur le canapé en m'investissant pleinement dans la déprime dominicale, aujourd'hui non. Il y a quelques jours, la voisine est morte. Mme Cordier. Mercredi soir, en rentrant du travail, j'ai vu une affiche sur sa porte de maison. Une note du maire. N'ayant plus de famille, et aucun testament rédigé, sa maison serait ouverte à toute l'impasse des Capucines. L'occasion rêvée de chiner meubles et autres vieilleries originales et uniques, mais surtout gratuites.

Ma relation avec cette vieille dame se résumait à des débats quant à ma place de parking, qui visiblement ne pouvait pas être devant sa boîte aux lettres, et le prêt de condiments ou d'outils. Je n'ai d'ailleurs jamais cru qu'elle allait se servir du sécateur qu'elle m'avait demandé il y a plusieurs mois : ses petits bras fripés ne me trompaient pas. Elle avait surtout envie de discuter de la pluie et du beau temps, mais les codes sociaux impliquent de trouver une accroche avant de le faire. L'accord était simple : un service inutile et deux minutes sur le temps qui se rafraîchit.

J'enfile un sweat qui sent le tabac froid et un jogging. Cela offrira des sujets de conversation aux voisins âgés qui diront que j'ai sombré depuis que Julie est partie, et aux jeunes voisines de me trouver un peu mystérieux. En réalité, je n'ai pas fait tourner de machine depuis 2 semaines, j'oublie toujours de noter la marque de la lessive avant d'aller faire les courses.

Le soleil est doux pour l'automne, et les quelques mètres de marche sont agréables. Devant sa bicoque, une dizaine de personnes partagent une boisson chaude et des anecdotes. Chacun raconte sa petite histoire avec Mme Cordier. À les entendre, tous l'avaient côtoyée de près. Bizarre, je l'ai pourtant toujours vu seule sur son perron avec un livre ou du tricot. Soit je n'étais pas un fin observateur, soit les gens deviennent nos amis surtout quand ils sont morts. Je n'ai jamais compris le désir universel d'être proche d'une personne décédée, comme un concours de proximité. On pense tous avoir peur du monde des morts mais on fuit constamment celui des vivants.

Je salue poliment les voisins en esquivant leurs remarques sur mon travail, mes projets, mes amours ou la qualité de mon épiderme et je rentre dans la maison. Il y a une odeur de Bétadine, de fleurs, de renfermé et de vin chaud, parce que les voisins ont décidé d'y faire un apéro. Un brouhaha ambiant emplît toute la pièce, il fait chaud et certains s'activent à fouiller pour trouver les meilleures pépites : des anciennes collections de livres, des poêles solides, des grands vases où les fleurs séchées n'ont pas bougé. D'autres regardent les photos aux couleurs ternies de cette vieille dame qui a habité ici 27 ans. 27 ans. C'est quasiment ma vie entière.

Spectateur de la scène, je ne peux m'empêcher de regarder avec amusement l'animation qui règne dans ce petit salon. Si le paradis existe, Mme Cordier doit être ravie, elle qui cherchait de la compagnie. Quoiqu'un peu frustrée de toutes ces occasions manquées de parler du temps qu'il fait. Et si le paradis n'existe pas, alors elle n'en saura jamais rien. Dans tous les cas, ça finit bien.

Mr Marais, le monsieur du 16, me sert en vin trop tiède et sucré et je discute de banalités avec ces visages que je côtoie depuis tout petit, pourtant que je ne connais plus. Je ne sais pas si c'est la gueule de bois ou l'ennui, mais les conversations glissent sur moi. Je souris pour me donner une constance, je ne sais pas si ça fonctionne mais personne ne le fait remarquer. Indifférence ou gêne, dans les deux cas ça m'est profitable. J'ai encore la bouche pâteuse. Je m'excuse de les laisser, et mon verre et moi allons au garage. Je n'ai pas oublié le sécateur.

La porte grince et un nuage de poussière m'emplit les narines instantanément. Visiblement, Mme Cordier ne se servait pas beaucoup de sa voiture. Elle n'avait pas su la vendre sur Internet, ou pas pu se résigner à se séparer de ce symbole de liberté. Plusieurs étagères sont remplies de boutures de fleurs, de pots en terre cuite, de râtaux et autres tuteurs pour faire tenir les plantes grimpantes. Mais aucun sécateur. D'ailleurs, je ne sais même plus trop à quoi cela ressemble. Je finis par abandonner, parce que de toute façon mes pieds de tomates sont morts depuis 8 mois et que je n'ai pas le temps, ni l'envie, d'aller à Jardiland chercher des graines. Je prends un petit pot de fleurs, j'aime bien sa couleur lilas, et je retourne au salon.

Alors que j'allais déposer mon écocup de vin sur la table et saluer rapidement les voisins avant de rentrer chez moi, j'entends une musique qui vient de l'étage. « L'amour, l'amour, l'amour ». J'aime bien cette chanson, je l'ai entendu dans un remix cet été. Je ne sais pas pourquoi, mais elle m'apaise. Non pas que je sois un homme particulièrement stressé, mais elle fait disparaître les sortes de nœuds dans mon ventre. Visiblement, c'est la version originale : moins entraînante et plus mélancolique. Quitte à ne rien faire de ma journée, autant monter voir quel est le nom du véritable artiste. Ça me fera toujours un atout culture générale en soirée. Je reviens vers Mr Marais, il me ressert en vin un peu plus chaud cette fois-ci, et je monte les escaliers.

Le parquet grince, les murs sont étroits et les peintures accrochées sont affreuses. Il y a un petit couloir, un tapis délavé et plusieurs portes. L'une d'entre elles est entrouverte, et la musique semble en provenir. Je passe ma tête dans l'embrasure et voit Mme Brun et Mme Bouvet en train d'essayer les broches et colliers de Mme Cordier. Je les salue poliment, elles me demandent comment vont mes parents, je leur dis que je leur passerai le bonjour. Elles me demandent comment va Julie, je dis qu'elle travaille beaucoup.

Hors de question de parler de mes états d'âme avec les meilleures amies de ma mère. J'ai supporté pendant des années leurs ragots sur le jardinier qui va souvent tailler la haie de la boulangère. Je n'ai pas envie d'ergoter sur ce non-sujet qu'est l'amour. Je coupe court à la conversation en mimant d'être fortement intéressé par ces merveilleux rideaux en velours et

chacun retourne à ses occupations initiales. Elles marmonnent, sûrement à propos de mes problèmes de communication, mais je ne prête de l'attention qu'à la musique. Elle vient d'une platine vinyle posée sur un guéridon en rotin. J'en ai acheté une aussi, il y a deux ans, quand c'était de nouveau à la mode. C'était une affaire, moitié prix à la Fnac, et avec un album des The Who offert. Finalement, je ne l'ai jamais utilisée, mais mon chat aime bien dormir dessus donc je la garde.

Le vinyle tourne doucement et le son crépite. C'est apaisant, on dirait un feu de bois. Je regarde la pochette posée à côté du petit meuble : « L'amour, l'amour, l'amour » de Mouloudji. Me voilà en possession d'une information utile en dîner mondain, si tant est que je sois invité un jour à ce genre d'événement. La musique se termine, le vinyle tourne à présent dans le vide. Je me retourne et vois que Mme Bouvet et Mme Brun chinent toujours quelques coquetteries. Je remets le vinyle encore une fois. Et je découvre que je préfère cette version-là. Le soleil se couche petit à petit par la fenêtre, je commence à être fatigué. Partagé entre la flemme de me lever et l'incapacité de faire quoi que ce soit, je reste à siroter mon vin en regardant les nuages s'embraser de rouge et d'orangé. La musique se termine encore, mon verre est vide et le ciel est sombre. Je me retourne à nouveau, et il n'y a plus personne. J'arrête de bouger un instant. La maison est silencieuse. Je descends au salon. Tout le monde est parti. Je regarde mon portable, il est à peine 17h30. En automne les gens vivent en harmonie avec la lumière, comme des papillons. Je tourne la tête, la cuve de vin chaud est encore là et j'ai mon écocup en main. Je me sers, le vin est totalement froid, je le bois cul sec. Et je me sers encore. La tête un peu lourde, j'hésite à rentrer. Qu'est-ce que je ferai chez moi de plus qu'ici ? La cuve n'est pas finie, je ne vais pas la gâcher, on me l'a toujours dit. J'attrape le récipient pour tester son poids. Il est assez léger pour que je puisse le monter dans la chambre de Mme Cordier.

Dans les escaliers, je fais des acrobaties pour ne pas tomber en arrière et renverser le liquide. Mais au fond, qui le verra ? Je retourne dans la chambre où j'avais laissé la lumière allumée. Je crois que je commence à être un peu saoul, parce que je ne la reconnais pas vraiment. Je m'approche de la platine et je relance le vinyle. Mme Brun et Mme Bouvet aiment dire que je suis obsessionnel et toqué, heureusement qu'elles sont parties. Elles auraient appelé ma mère pour dire que je suis fou. Je m'en fous.

La musique s'installe, et je m'allonge sur le lit bien trop mou, entouré des coussins bien trop nombreux. Le vin chaud froid n'est pas si mauvais. Je reste là, me lève de temps à autre pour relancer les notes et me resservir en vin. Les minutes passent, peut-être les heures. Je regarde mon portable, il est 19h. Il faut que je rentre chez moi. Mon corps est trop lourd pour la position

assise. Je me laisse rouler sur le lit pour atterrir en douceur sur mes pieds. Raté, je me cogne la tempe sur la table de chevet.

Quand j'étais ado, je rangeais mes capotes dans la mienne pour que ma mère ne les trouve pas. Peut-être qu'elle faisait pareil. J'ouvre la minuscule porte, et sans surprise : aucun préservatif. J'en sors des mouchoirs en tissu, une vieille montre dont l'aiguille ne bouge plus et un carnet. Je l'ouvre. Une écriture tremblante au stylo plume qui bave un peu. Je feuillette quelques pages. Mme Cordier écrivait des poèmes. C'est amusant, je ne l'aurai pas cru. En même temps, je m'imaginai peu de choses sur cette femme. Rien du tout d'ailleurs. Je parcours les mots, les différents paragraphes, certaines pages sont arrachées, d'autres gribouillées. Elle écrit sur son jardin, ses plantes, les abeilles qui viennent polliniser ses fleurs. Sur les gâteaux qu'elle fait pour les voisins. De ceux qui lui ouvrent la porte, et de ceux qui ne le font pas. Elle parle de la vie qui file, et ce n'est pas grave. Des rituels qui s'installent, et c'est bien aussi. De son mari que je n'ai jamais connu. Des enfants qu'elle n'a jamais eus. Du café qui coule, des personnes qu'elle salue, du pain qu'elle va chercher, du livre qu'elle lit, de l'émission qu'elle écoute. Des pages entières de vie sans surprise, pourtant si intense.

C'est étrange comme ses journées ressemblent aux miennes. Le temps qui passe, les gens qui viennent et s'en vont, le soleil qui se déplace, le café. Mais sa candeur rend cela plus tendre. Elle a la particularité d'utiliser la même douceur pour parler d'atrocités comme de fioritures. Autant d'intensité pour l'abribus vandalisé la nuit que pour la mort de son mari. Tout devient exceptionnel, ou rien ne l'est. Et ça revient au même.

Cela fait des heures que je suis là, à écouter en boucle la même chanson et à décortiquer chaque mot du carnet. C'est drôle, j'ai l'impression de l'entendre réciter ses strophes alors que je ne suis pas sûr de connaître sa voix. Je tourne la tête et croise mon reflet dans le miroir de la coiffeuse. Le vin chaud ne me réussit pas. Puis, mon regard est attiré par un petit flacon posé aux milieux des bijoux. Je me lève. C'est un parfum. Il est à la fleur d'oranger. J'en asperge la pièce et je remets la musique encore. Je me rallonge, mais la Terre tourne trop depuis que je m'hydrate au vin chaud. Je décide de rester debout, je chancelle un peu. Au rythme lancinant des notes, je me déhanche doucement. Bizarre, je déteste danser, et ça semble y ressembler. Si l'alcool détériore mes nuits, il a la qualité de me rendre plus ouvert d'esprit. Je regarde mes pieds et mes mains et je leur fais confiance. Je relance le vinyle, et je bouge doucement, un peu en tournant. J'essaie d'être dans les temps, mais je suis ridicule dans le reflet du miroir. Alors je serre le carnet contre moi et je ferme les yeux. Je ne peux plus me juger. Et c'est comme si

on dansait à deux. Mme Cordier est ailleurs. Pourtant, on n'a jamais été aussi proches. La musique s'arrête. Je rouvre les yeux. Je crois que je me sens bien.

Vers 1h du matin, je décide de rentrer chez moi. J'embarque le parfum, le vinyle et le carnet. En arrivant, je nourris le chat, je mets mes trésors dans ma table de chevet et je vais me coucher. Sans blues du dimanche. Dans ma chambre qui sent la fleur d'oranger. Je m'assoupis. Le réveil sonne. C'est lundi.

De l'or dans la bouche

Je susurre l'*au-delà*.

Il répond au creux de mes mains :

« *On ne sait où*, des enfants se jettent les planètes comme l'on jette une balle.

Par *ici*, tout n'est qu'un rêve déplié, un rêve qui ressurgit si l'espoir s'affame. *Ici*, nous avons le cœur lourd d'une lumière débordante. Il se noie au-dessus des flots que fait le noir aux espaces vides, ou le vide aux espaces noirs :

Silence

Je murmure l'*indicible*.

Il répond au creux de mes gorges :

« *Autre part*, des marchands mangent des univers oubliés pour les revendre aux dieux.

Là où tout s'enchante, *là* où les fleurs s'écoulent des blessures de l'aurore, ciel qui ne finit pas de brûler, une créature tyrannise le sens insensé de nos cervelles :

Langage

Je chante l'*étrange*.

Il répond au creux de mes cœurs :

« Tu trouveras *n'importe où* des paradis ronds et carrés. *N'importe où*, tu ouvriras des portes informelles.

Là-bas, ermites et poètes se succèdent au trône sans royaume. *Là-bas*, des miroirs glissent comme des pétales sous le lit des nuages. Le soleil sans visage reconnaît le parfum de cette pluie :

Sacré

Je soupire *l'autre*.

Il répond au creux de mes poumons :

« *Derrière* mes mots se prélasse l'infini. Il te cherche, toi.

Quelque part, un incendie gronde, embrase les vents qui le cajolent, ces monstres qui ébruitent les oracles :

Souffle

Je loue *l'invisible*.

Il répond au creux de mes ventres :

« Encore, le *lointain* est trop loin.

Toujours, le divin n'est *nulle part* :

Voix

Je crie *l'impossible*.

Il répond au creux de ma couronne :

« Je ne sais *où aller* dans cette tempête où tous sont rois. Et ce chaos qu'érigent les serpents de la Genèse, comment pourrais-je m'en imbiber sans en mourir ?

Au-dessus de nos têtes, tant de non-dits, de non-vus :

Poésie

».

Dans ma bouche, tous ces ailleurs bousculent mes paroles. De l'or borde mes lèvres. Il ne me faut plus grand-chose pour être tout entier. Mon ailleurs est proche, il réside avec et à travers mon corps. Si proche que chaque silence et chaque poème me brûle, comme le crépuscule qui panse ses plaies.

Tout autour, le monde est flou. Je deviens sourd.

Je parle la même langue qu'eux mais je ne comprends plus et ne sais parler. Mes divagations s'écoulent pour eux comme des prières.

Le sacré est mon langage. Il s'apprête du divin. Il aime se déguiser, se travestir, mais jamais il ne défigure sa face difforme. Quand certains disent :

« Allons jusqu'au bout du cœur, là où s'amasse le sang de l'éternel qui reste à boire ».

Je réponds :

« Si cela doit être, soit. Mes pieds ne se lèveront pas. Mon corps ne bougera pas et pourtant son transport ira plus loin que la frontière du sentiment. Il y a au-dessus de toute vision, de toute caresse, un mystère plus grand encore. Il y a dans nos mots, dans nos pupilles et dans nos voix, des trappes qui nous lâchent dans des berceaux de songes. Tout est loin et si proche en moi. Tout n'est qu'étoiles et bouches déployées. Il y a dans ce vide entre nos lèvres, cet or dans notre bouche, la réponse due à ce qui nous appelle toujours ».

Elle a...

Une fille, une fille que je connaissais depuis longtemps, elle lisait des feuilles, elle fronçait les sourcils. Elle est belle maintenant que je l'imagine, lire, et fronçant les sourcils. Je la connais si bien, elle se moque de moi de ça, de ce que je la connais, de ce que je lui parle trop souvent de ses seins. Je suis gêné parce que j'aime beaucoup ses joues, mais ça, je ne le dis pas trop parce que c'est un peu mal interprété. Alors que moi, ses joues, rondes, je les aime, peut-être plus que ses seins.

Elle est belle maintenant que je l'imagine, mais maintenant, elle est morte.

Elle se moque de moi, de ce que je suis toujours à mal danser, de ce déhanché qui n'en est pas un, de ce déhanché qui est tout au plus un métronome, dans un corps d'homme qui n'a aucun rythme. Ce n'est pas elle qui me dit que je suis un métronome. Elle est bien trop attentionnée pour ne pas prêter attention aux souffrances que pourraient causer, de sa bouche : « tu es un métronome ».

Elle danse, elle danse souvent, souvent très bien, avec énergie, et plaisir. Quand je fais le métronome, et donc que je ne danse pas, je n'ai pas de plaisir. J'aime la voir danser, ses joues rebondissent légèrement, ses seins mélodieusement.

Elle est belle quand elle danse. Est-elle belle, morte ? Elle n'est plus que des souvenirs, confondus, érodés. Elle n'est plus qu'un tableau sans cadre, une image sans corps, mais elle a toujours ses joues, rondes, et rouges, parce qu'elle a dansé.

Une fois, elle pleure. Ses joues se noient. Elle pleure tant, quand elle pleure. Je lui demande : « j'ai trop cuit les haricots ». Elle arrête de pleurer parce que je lui réponds qu'il suffit de les décuire. Elle est belle maintenant qu'elle ne pleure plus, morte, ses joues sont rouges, par le sel de ses yeux, et maintenant c'est moi qui pleure.

Une autre fois, je pense qu'elle pense. Je lui demande : « hein ? non, rien ». J'aime quand elle ment, parce qu'elle en est si incapable, je crois. Je lui demande : « non, je pensais juste à faire des haricots ce soir ». Je lui dis que c'est une très bonne idée et que je les aime croquants. Elle me sourit, et ses joues se lèvent, rouges de plaisir. Elle est belle maintenant qu'elle sourit, et maintenant c'est moi qui pleure, car ce sourire je ne l'ai plus, il ne me reste qu'à contempler ces joues rondes, et rouges.

En puissance

« C'est fou que Poupou nous regarde dans les yeux, comme un homme. »

Poupou balaya ce commentaire d'un regard fier, sans ciller, fixant sur mon frère et moi, que la débilité clouait sur place, ses deux prunelles d'un vert mystérieux et hypnotique. La remarque de mon frère nous lança dans un long débat et, las de notre conversation stérile qui achevait sa séance de caresses, Poupou se leva sur ses quatre pattes avec indolence et alla rejoindre un fauteuil, où il débuta une toilette aussi enfiévrée qu'il était d'ordinaire paresseux. Nous écoutâmes un instant ses coups de langue râpeux et réguliers, son petit grognement satisfait quand il appliquait sa patte mouillée sur son oreille pour se lustrer le poil. D'une telle démonstration d'hygiène émanait plus de dignité que de n'importe quel autre exploit humain. Et l'indifférence quasi-ironique de Poupou vis-à-vis de nous, des autres, et encore de ce nom infantile et ridicule duquel nous l'avions baptisé, semblait sèchement signifier qu'il était inutile de peindre des chefs-d'œuvre ou d'aller dans l'espace si l'on ne maîtrisait pas cette base fondamentale, que l'individu a trop tendance à oublier en société, qu'est le pur respect de soi, le soin de son corps et de son esprit, avant toute autre chose. Et je me disais, en observant Poupou se laver avec autant d'application, que les longues échappées dont il revenait sale et ébouriffé, laissant derrière lui les empreintes brunes de ses coussinets boueux sur le carrelage de l'entrée, étaient pour lui de véritables excursions spirituelles. Les vertus méditatives des longues promenades solitaires ont déjà été attestées par les grands penseurs ; mais ce n'était pas tout à fait à celles-ci que je songeais quand je surprénais Poupou allongé sous le cerisier du jardin, depuis la fenêtre de ma chambre, dans une extase contemplative. Les yeux clos, le ventre collé au sol, ses deux pattes avant devant lui, et ses petites pattes arrière, repliées sous son corps et dont la courbe m'évoquait le rebondi de deux cuisses de dinde, il harponnait les rayons du soleil. Non, Poupou ne méditait pas, car Poupou n'était pas humain ; et par là, je ne mettais pas en doute la possibilité qu'il fût pourvu d'un esprit ; au contraire, j'estimais qu'il se passait quelque chose d'autre, dans sa tête, quelque chose d'incompréhensible pour l'humaine que j'étais, quelque chose qui ne pouvait d'ailleurs pas être traduit par des mots, mais peut-être seulement par quelque obscure synesthésie, et là encore, je ne pouvais pas me mettre dans le corps de Poupou, je ne pouvais pas avoir accès à tous les merveilleux mystères auxquels il « pensait ». Poupou n'était pas un automate, il avait une conscience, j'en étais sûre, qui reliait

adroitement passé et futur par le fil transparent et magnétique du présent, mais sa conscience et sa « pensée » lui étaient propres, il aurait fallu inventer un nouveau mot pour les désigner, et à quoi bon inventer des mots pour des choses que l'on ne connaîtra jamais ?

La preuve était là, intangible, ronde, verte et brillante ; son regard d'émeraude qui nous transperçait de part en part, et la finesse indescriptible de ses traits, camouflée par un pelage touffu, mais malgré tout remarquable d'expressivité ; Poupou heureux, Poupou colère, Poupou blasé, Poupou « pensif », Poupou joueur, Poupou triste, Poupou canaille-qui-réclame n'étaient pas les mêmes ; ils avaient tous un regard différent, et se distinguaient aussi par un changement discret mais notable dans la composition du visage.

Trois secondes peut-être, et un déclic de la mémoire involontaire relègue Poupou dans une autre partie de mon esprit ; mes souvenirs me ramènent à l'âge de mes huit ans. Lors d'une sortie pédagogique, avec ma classe, nous avons visité une petite ferme. Nous étions une trentaine d'enfants, et moi, la petite de la ville, j'étais une des seules à m'intéresser à ce qui m'entourait. Je n'avais alors jamais vu une vache de près de ma vie, et pour une raison que j'ignore toujours, les dindons et leur démarche menaçante m'épouvantaient. Un petit veau avait capturé mon regard, et le propriétaire de la ferme, un vieux paysan, m'avait invitée à caresser sa tête, doucement. Autour, les autres enfants se bousculaient, imitaient des bruits d'animaux en chahutant ; et je me souviens avoir senti cette tête si douce se dérober sous ma main. Une grande colère à l'égard de mes petits camarades m'avait assaillie quand j'avais découvert de la pure terreur dans les prunelles du veau, dont les yeux au doux reflet noir avaient été gagnés par un blanc d'affolement. Il en va de même pour le regard de Poupou, quand un courant d'air fait claquer une porte ou quand un chien aboie trop près de lui ; la rotation angoissée des yeux dans leurs orbites fait perdre du terrain au joli vert de jade et laisse apparaître le blanc, d'ordinaire caché, parfois injecté de sang, sillons minuscules mais disgracieux. C'est tout de même drôle, pensais-je, que certaines personnes refusent encore aux autres animaux un statut d'individu, quand la preuve-même qu'ils en sont bel et bien est à ce point visible, plantée dans les deux yeux au milieu du visage. Car quand les animaux nous regardent, et bien, ils *nous regardent*. Ils ne fixent pas, stupides, nos pieds ou nos mains, ils captent notre regard, et nous captions le leur en retour. Un individu ne pourrait-il pas se définir dans la mesure où il est capable de se représenter une forme d'altérité, cette altérité que nous sommes tous les uns pour les autres ? Car ce regard était plus qu'un signe de connivence ; Poupou, le veau, les canaris que j'élevais quand j'étais petite, le chien de ma mamie qui venait alors de mourir, et même les porcs entassés

dans les élevages industriels... J'étais soudain frappée par un éclair de lucidité en songeant que *tous* nous regardent dans les yeux, et par-là déclarent, sans mot dire : « Je suis moi, tu es toi. Nous nous rencontrons aujourd'hui, par ce regard. Je regarde ce que tu fais, tu regardes ce que je fais. Et ensuite ? »

Dans sa qualité de biologiste, Jean Painlevé aurait dit que l'Homme appelle intelligents les animaux qu'il comprend. C'est peut-être vrai, mais quand j'y pense, est-ce que je comprends vraiment Poupou ? Ou du moins, suis-je assez intelligente moi-même pour le comprendre, lui, et les autres animaux non humains de notre planète ? J'ai parfois la sensation que c'est l'animale que je suis qui te répond, toi, le quémandeur éternel, l'ouvreur de portes acharné, tandis que l'humaine, sans fin, en vain, ne fait que tenter de te décrypter. Où se situe la frontière, entre nous ? Elle peut parfois tellement nous éloigner, quand tes pupilles gagnées par la frénésie se dilatent et te font oublier que cette main sur laquelle tu te déchaînes était celle, il y a un instant, qui te couvrait de caresses. Mais pourtant, proche de moi, tu l'es plus que pratiquement tous les humains de la Terre ; car toi et moi, complices, nous nous connaissons, joyeux lurons que nous sommes. Nous nous connaissons si bien qu'il nous est impossible de nous mentir l'un à l'autre. Je reviens de voyage, tu joues l'indifférent, tu renifles les bagages, tu te livres à ta petite expertise, alors je m'effondre au sol, et tu trottines jusqu'au creux de mes bras. Et je te serre si fort que je suis capable, à la puissance de tes ronronnements, de ressentir toute ta souffrance quand, pendant mon absence, un bruit te laissait espérer mon arrivée, mais que ce n'était que le vent qui frappait à la porte.

Tellement fusionnels, mais enfin, je me demande vraiment où se situe la limite. Qui sommes-nous l'un pour l'autre, qui sommes-nous pour *les autres* ? Une humaine et un animal ? Une humaine animale et un animal non-humain ? Une créature à l'image de Dieu et un être assujéti à celle-ci ? Ou bien deux êtres issus de l'évolution, et dont l'existence n'a pas plus de sens que celle des moisissures qui tapissent l'écorce des arbres ? À quel jeu étrange sommes-nous en train de jouer ? Quelles en sont les règles ? Es-tu mon pion, ou mon partenaire ?

Je délire. Tu te roules par terre, probablement parce que tu connais déjà la réponse, mon ami, et tu te moques de moi. Tu te moques des exigences de mon espèce, un tantinet monstrueuse dans ses raisonnements à trois sous. Tu suis les principes de ta propre nature, et tu t'étonnes que je ne parvienne pas à en faire autant. C'est que, ma propre nature, je ne la connais pas. Et sans toi, je ne la connaîtrai jamais. Plus je me rapproche de toi, plus je me rapproche de mon moi. Et plus je m'en rapproche, plus j'ai le sentiment de changer. Je sais que

ton regard incandescent, comme un feu follet, a ébloui mes yeux des pupilles de tous les animaux de la Terre, dans lesquelles se sont reflétées les miennes. L'essence de mon moi, dans son aimable malléabilité, a un jour accepté d'accueillir un peu de toi en elle ; elle a gardé sa texture première, marquée de toutes les bosses de ma joyeuse existence, mais a légèrement changé de couleur, pour prendre cette nuance vert d'eau, qui s'est gracieusement mêlée à mon bleu originel. Ce goût naturel pour l'harmonie entre les êtres, cet idéal dont j'embaume volontiers les spéculations les plus morbides, il a toujours été là, en moi, et je crois qu'au fond, nous l'avons tous. Mais notre vie nous amène parfois à le trahir, à le travestir, à la vue des autres, à notre propre insu. Dans nos cœurs aussi, c'est la loi de la jungle. Toi, tu es le premier qui m'as mise au défi de réaliser mon idéal. Tu m'as giflée d'un regard ironique, l'air de suggérer qu'il ne tenait qu'à moi d'être ce que mon cœur me suppliait de devenir. Tu as bousculé l'ordre alphabétique dans lequel je rangeais mes contradictions. Tu m'as indiqué, de ta patte tendue, les lieux sombres où je n'osais pas porter mon regard, ces grands hangars, loin de la ville, où sont recouvertes, sous la tôle, des âmes damnées pour s'être incarnées dans le mauvais corps.

Car ailleurs, mais si proches, ces êtres torturés que nous élevons comme autant de machines interchangeables, et leurs corps, et leurs membres, comme autant de pièces détachées exploitables selon notre bon plaisir, ailleurs, mais si proches, ces êtres crevés, par nous pour nous, qui meurent dans la solitude et l'horreur d'un abattoir, d'un laboratoire, d'un filet de pêche, d'une chasse à courre, d'une arène sans portes de secours ; mais pire encore, qui vivent sans avoir jamais reçu d'amour.

Oui, toi, le veilleur de nuit, le miauteur de l'aube, du bout de tes griffes, tu as tiré les fils de ma transfiguration. Cet orbe bleuté dans mon cœur, que je prenais pour une essence figée et immuable, tu lui as fait faire une petite révolution. Désormais, il ne répond plus qu'à son propre écho ; *ce qu'il ressent*, et non plus aux voix conservatrices et autoritaires, qui lui ont si souvent dit que certaines choses étaient nécessaires et absolues, quand mon cœur nauséux détournait mon regard de ces ignobles visions. Toi, mon éclaireur félin, tu m'as appris que mon empathie ne me mentait pas, que ces êtres qu'on maintenait ailleurs, bien loin des yeux, bien loin des cœurs, on nous les cachait uniquement pour endormir nos sens, car nos sens ne nous trompent jamais. C'est pour éviter d'exciter notre empathie que les abattoirs sévissent loin de la ville. L'empathie, ce sentiment qui pousse l'agoraphobe à fendre la foule pour tendre la main à un enfant perdu, qui, pendant la fusillade, porte le pleutre à faire barrage de son corps

pour protéger un inconnu, ou qui fait tout simplement élever la voix, dans le tramway, quand chacun évite du regard la jeune femme tourmentée par son bourreau. L'empathie, un sentiment mystérieusement naturel, parfois ridiculement dangereux pour soi-même, et qui fait s'effondrer toutes les barrières. Aucune doctrine morale ne lui dicte ses lois. Il peut être inconstant, je le reconnais. Mais Poupou, tu es le premier à me faire remarquer, parfois par tes crachats, souvent par tes attaques sournoises, que ni toi ni moi n'avons jamais prétendu à la perfection. Nos compagnons en souffrance n'ont pas besoin d'être secourus par des anges. Ils ont juste besoin d'être secourus.

Je sais bien que nous sommes encore trop peu nombreux pour nous acquitter de cette lourde tâche. Je crois que mes semblables manquent de curiosité, et je les comprends. Moi aussi je me suis contentée de racler la surface de la terre, sans oser creuser davantage. Moi aussi, collant mon oreille contre le sol, j'ai été terrifiée par d'abominables cris. Je me suis égratignée en le perforant de ma pelle. Ce que j'ai découvert, en profondeur, m'était insupportable. Mais il me fallait cela pour prendre conscience de la réalité des choses, et pour me préparer à l'affronter, à changer mes habitudes. Pour beaucoup, un tel changement paraît épouvantable. La peur que nous éprouvons à son égard nous persuade intimement que celle ou celui que nous sommes en A regrettera infiniment cette essence d'elle ou de lui-même quand cette dernière sera devenue B. Pourtant, après un tel voyage identitaire, quand elle choisit la liberté pour guide, l'essence malléable que nous portons au creux de nous, une fois devenue B, a tellement dit oui à B, a tellement désiré B, est tellement B qu'elle ne peut qu'être répugnée à l'idée de retourner en A. Fascinée par le mystère de ma propre métamorphose, je me dis : « qu'elle est proche, et en même temps lointaine, cette jeune A qui ne songeait absolument pas à B, tant B lui paraissait absurde, puisque c'était ce qu'on lui répétait sans cesse. » Comme il est bon d'écouter son instinct, comme il est bon de vivre en accord avec soi-même, enfin.

J'ai appris grâce à toi qu'il ne faut pas avoir honte de partir tous les jours, filet sur l'épaule, à la chasse à l'utopie. Autour de nous, les rires fusent, et les yeux moqueurs, une main en visière, se plissent vainement pour discerner, à l'horizon, le lieu de nulle part. L'utopie, c'est vrai, c'est l'ailleurs par excellence. L'atteindrons-nous jamais ? Quoi qu'il arrive, nous préférons lui courir après, elle finira peut-être par se fatiguer... Et puisque nos actes inspirent le changement, cet ailleurs n'est peut-être pas si loin. Je le sens proche, tellement plus proche aujourd'hui, puisqu'il est *en puissance*, en moi. Je suis un de ces brins d'herbe que tu foules avec gaieté, chat ami, et crois-moi, il y en a d'autres, de plus en plus. Comme autant de petites

utopies portatives en puissance, nous croissons vers le ciel. Dans ce jardin tondu au millimètre près, il est vrai que nous mettons un peu de désordre, jeunes herbes folles éprises de liberté. Mais après l'hiver, multipliées, nous offrirons au promeneur le spectacle d'une nature affranchie, un grand verger de joie, et non plus un monde à dominer. Crois-moi, un jour, cela sera ; il n'y a pas d'année sans qu'arrive le printemps.

LA BANLIEUE

Car quand j'étais petit, ma mère a eu l'idée de déménager en banlieue. Je comprends pas comment on peut avoir l'idée d'habiter en banlieue.

Rires.

Méga-rires même.

La classe entière qui rit. Moi qui reste silencieux.

Ouais. Apparemment ça les fait rire. On rigole bien autour des anecdotes de ce monsieur qu'a le double de notre âge. Qui cherche apparemment à combler son manque d'amour propre par les regards admiratifs de ses élèves. Qui accessoirement est le directeur de cette école. École où je me situe visiblement. École de com', à Paris. Cela va de soi.

Sauf que si certains rigolent, à ce moment, moi, je me sens sale. Sali. Ça me blesse.

La banlieue j'y habite, et ce depuis que je suis né. Elle me colle à la peau. Comme ma couleur. Dans le monde entier je suis français et en France pas toujours. Dans la France entière je suis parisien et à Paris je suis banlieusard. C'est drôle non ?

Pour ceux qui ne le sauraient pas, la banlieue c'est pas Paris et c'est pas la province non plus. C'est cet espace un peu bâtard, un genre de no man's land où générations après générations se sont entassés les relégués de la Ville lumière. À l'époque, quand ça puait on disait ça sent Aubervilliers. C'est marrant parce que ma grand-mère habitait Aubervilliers.

Le grand déménagement.

L'exil.

Quitter les Îles pour une ville qu'on associe à la mort et à la merde. Ou disons l'usine, la symbiose des deux. La banlieue, voilà ce que c'est : une morgue assez proche de Paris pour y travailler, suffisamment loin pour qu'on nous y voie pas. Une frontière circulaire, en forme de canon scié, périphérique donc à la périphérie, plus qu'une frontière, une fracture.

C'est à ce titre que je me dois d'en parler.

Mais toutes les banlieues ne se valent pas non plus. Vaut mieux la petite ceinture que la grande. Vaut mieux certains départements de ladite ceinture que d'autres. Certaines villes dudit département. Puis certains quartiers de ladite ville et ainsi de suite en entonnoir jusqu'au bâtiment du quartier et l'appartement du bâtiment.

Ça dégouline de merde.

Le grand ruissellement de la pauvreté.

Je dois avouer que je dois beaucoup à ma mère qui avait compris tout ce bordel alors que j'étais encore tout petit. Elle l'avait exprimé dans un geste : oser demander un HLM à Neuilly-sur-Seine.

Culot et audace, le style des plus grand.e.s.

Bien entendu, un HLM à Neuilly-sur-Seine ça s'obtient pas comme ça. Est-ce que ça existe même ? Donc à la place on s'est retrouvés elle et moi de l'autre côté du périph'. Fini Nanterre et ses grands ensembles, bienvenue à Bry-sur-Marne.

Bry.

Petite bourgade de 15 000 habitants qui jouxte Neuilly, certes, mais Neuilly-sur-Marne, c'est à dire le 9.3. À côté y a aussi Champigny, Villiers, Noisy, des villes qui sur le papier font pas rêver grand monde parce qu'on y trouve beaucoup trop d'indésirables. Alors au milieu de tout ce merdier Bry fait figure d'exception avec ses allures bourgeoises, ses belles baraques et ses bords de Marne qui rappelleraient un tableau de Cézanne. C'est un peu le dernier village gaulois faisant face à l'envahisseur romain. Un îlot de pognon dégoulinant entouré de requins et de pauvres types à la dérive sur des radeaux. Ceci en fait donc le centre d'apprentissage idéal au clivage de classe et au clivage de race.

Je m'explique.

Plus la ville est riche, plus les inégalités se ressentent. Déjà, y'a le haut de la ville et y'a le bas. En haut, vers Noisy et Villiers, c'est là qu'on a mis les logements sociaux, donc les Blancs pauvres, les Noirs, les Arabes, les Pakis, les Asiats, bref, toute la merde qu'on est obligé de loger quelque part mais qu'on préfère ne pas trop rendre visible. En bas, mis à part mon petit quartier HLM et quelques autres, on a concentré les riches et on a bien fait en sorte qu'ils regardent uniquement vers la Marne, le dos tourné au reste.

En bas la ville est blanche. Mais pas comme à Alger. Elle est blanche parce que riche. Et riche parce que l'histoire nous a fait pauvres. J'ai donc logiquement découvert ma classe en même temps que ma race. Faut dire qu'être le seul enfant noir de la maternelle au CM2 ça interroge. Puis pourquoi moi je vois un bout de Tour Eiffel du haut de mon 6^{ème} étage ? Et pourquoi toi t'as juste vue sur ta piscine et ton jardin ? Puis pourquoi moi l'été je pars au bled voir mon daron ? Pendant que toi et les tiens y sont partis à la Toussaint pour les plages et les cocotiers ? À cet âge là on mouline vite mais on comprend peu. Par contre, on a pas besoin non plus d'être marxiste à 8 ans pour saisir qu'on a pas la même place. Et les groupes se regroupent

sur cette base. Et bizarrement tous mes potes ont des patronymes arabes ou des parents qu'ont des accents de blédards.

Communautaristes qu'ils disent.

Puis au collège les choses s'accélèrent. Tous les quartiers de la ville se mélangent. À partir de là, la grande toile du social te pousse à choisir ton camp d'appartenance. J'ai bien dit camp, pas groupe. Car des camps s'affrontent. Véritablement. La lutte des classes en sourdine jusqu'ici se déclare au grand jour. Alors négro, où est-ce que tu vas te situer ? Du côté de la Banlieue ou du côté de Paris ? Tu vas préférer écouter du rap ou du rock ? jouer au foot ou au tennis ? T'es quoi toi, plutôt survet Tacchini ou doudoune Moncler ? du genre à rendre tes devoirs à l'heure ou à répondre aux profs ?

Réponds.

Mais ta réponse aura une incidence. Parfois sur toute ta vie. J'en connais un paquet qui aujourd'hui plus vieux s'en sont jamais remis. Du bourgeois qui se sent étriqué dans la médiocratie ambiante au prolo qui flaire bien qu'il a que la galère comme avenir. Le premier finit généralement dans un joli pavtar, avec un métier qui consiste à valoriser de la valeur, sans but final, confortable mais instable, la crise de la cinquantaine le guette, autant que le burn-out et le divorce. Une existence insipidement douce dans laquelle on se dirige vers la mort à petit feu sans jamais avoir vécu sa vie. Toujours en dessous de soi-même. Le second c'est pas mieux. Trente balais chez les darons, impossible de quitter le bercail sans vivre étranglé par le coût de la vie. C'est simple, peu diplômé donc petits tafs ou petits trafics. Dans les deux cas la survie et l'indignité qui vont avec. Souvent l'alcoolisme et la consommation de shit. Bref, deux parcours de vie qui font pas rêver. En même temps ce monde n'a rien de beaucoup mieux à offrir.

Alors, réponds. Choisis ton camp on t'a dit ?

C'est vrai je caricature. Il y a une troisième voie. Celle de ceux qui *réussissent*. Mais souvent ils partent.

J'y reviendrai.

Oui la question de l'identification se pose à tous les adolescents du même âge. Sauf qu'ici les choix sont pas multiples, ils sont plutôt binaires. C'est ensemble survet ou le reste. Et le reste c'est les boloss. Soit les boloss qu'on ignore ou tolère, soit les boloss qu'on boloss. Puis voilà que la violence symbolique de ceux qui font figure de futurs dominants se retrouve dépassée par la violence verbale et physique de ceux qui font figure de futurs dominés. Ironiquement l'humiliation mène à l'écrasement aux deux sens du verbe : s'écraser ou écraser ; car s'il faut choisir un camp, il faut aussi faire la preuve de ce choix. Sauf qu'en tant que jeune

homme, être du camp des dominants comporte peu de risque en soi. On s'écrase face aux humiliés qui nous écrasent, c'est désagréable, certes, mais si ça va trop loin, dans tous les cas l'école ou la police se jetteront à ta rescousse.

En tant que dominé c'est plus compliqué. T'as pris des coups donc tu les rends. Sauf que les coups reçus étaient plus discrets que ceux donnés. On t'a écrasé le pied en dessous de la table et t'as rendu une claque ? Dommage. C'est toi qui sera puni.

Et c'est au collège que tout ça explose.

Nos parents sont spoliés par les vôtres, humiliés ? très bien, vous allez payer pour eux. Voilà pourquoi ton même s'est fait insulter à la récré ou qu'on lui a volé son iPhone à la sortie. L'explication a un nom composé : violence sociale. Et sache que celle-ci ne reste jamais impunie tant qu'elle s'exerce. Elle ressurgit toujours, inattendue, dans la banalité du quotidien.

Et voilà qu'avec sa blague il m'y ramène à cette humiliation.

Comment peut-on avoir l'idée d'habiter en banlieue ?

Demande le à ma mère.

~~Connard.~~

Sais-tu tout ce qu'il a fallu pour que je me retrouve à cette place ? dans cette classe ? Sais-tu même tout ce qu'il a fallu *juste* pour que je me retrouve en banlieue ?

Des siècles de sacrifices sédimentés. De celui de mes parents à celui de leurs aïeux. Nous, à l'histoire si laide qu'on en a honte.

Sais-tu même que j'ai découvert Place de la République à 20 ans ?

Depuis 20 ans j'en habitais à moins d'une heure et pourtant il m'a fallu 20 ans pour y aller. Place de la République. La si Célèbre.

Si j'étais le seul on aurait pu mettre ça sur le dos de l'exception. Ouais. Sauf que bon nombre de banlieusards partagent la même expérience. Ça en dit beaucoup sur notre relation avec la République, et avec Paris en général. Tu penses pas ?

L'inconfort. Le sentiment de ne pas être à sa place.

Mais voilà que toi tu continues à m'y remettre, à ma place.

Car comment peut-on avoir l'idée d'habiter en banlieue ? Quand tu dis ça je me demande comment j'ai pu avoir l'idée de faire mes études sur Paris. Ils cherchent déjà à nous dégager de là où on habite avec leur Grand Paris, leurs éco-quartiers et leurs nouveaux

logements qu'ils construisent à la chaîne en Loi Pinel. Alors pourquoi moi je prends le chemin inverse ?

Aurais-je envie de m'élever ?

Peut-être. Mais rien que l'idée d'y penser me dégoûte.

S'élever.

L'autre nom de la honte d'une certaine manière.

Car la banlieue y a ceux qui y restent et ceux qui en partent. Les seconds les *banlieusiens*, les premiers les banlieusards. Ceux qui en viennent ou y viennent mais n'en ont jamais vraiment fait partie, l'ont toujours reniée, l'ont fuie jusqu'à ce qu'elle ne devienne qu'un mauvais souvenir. Ou pire, la changent. En font un second Paris puisque relégué de la capitale, en font un lieu où on vit, malheureusement, en rêvant des beaux quartiers haussmaniens et de tout ce qu'ils ont à nous offrir. Puis de l'autre côté se retrouvent ceux qui en sont, de la Banlieue, en feront toujours partie ou y seront toujours associés.

La mauvaise herbe.

Quand l'idée de *m'élever* me prend, je pense à Rayan Nazzar. Rayan, toi, mon frère. Je te connais même pas mais tu es mon Colonel Ben Daoud à moi.

Il était Saint-Cyrien, toi Énarque. Il était arabe, tu le restes également. Comme lui, tu as cru dur comme fer qu'ils te donneraient ta place, comme lui ils t'ont remplacé. Un tweet stupide remontant des années en arrière a suffi pour les entendre dire que *ton vocabulaire de jeune de Montreuil t'a rattrapé*. Apparemment ta place a un nom et ce nom est un lieu : la banlieue ; et on t'y a remis. Avant ça tu étais la banlieue qui réussit, la diversité exemplaire. Tu as fini *rattrapé par ton vocabulaire de jeune de Montreuil*. Banlieusard, donc.

Ni plus ni moins.

Selon la légende le Colonel Ben Daoud aurait dit avant de se suicider : « un Arabe reste un Arabe, même s'il s'appelle le Colonel Ben Daoud ». Je te laisse changer arabe par banlieusard, quoique.

Penses-tu qu'ils auraient eu les mêmes mots si tu venais de là où il faut venir ?

Sans doute ton désir de marcher au côté de ces gens là était sincère. Peut être l'as-tu même fait pour cette grande idée qu'est la France et pour cette réalité qu'est la Banlieue. Que

ça soit le cas ou non m'importe peu d'ailleurs, je ne souhaite ni t'attacher à ta race, ni à ta classe, ni à ta place.

Toutefois je tiens à te dire que tu t'es trompé.

Car ta race, ta classe ou ta place préexistent à toi. Ici on dit faire l'autruche, les turcs eux disent que lorsqu'il faut voler, l'autruche dit qu'elle est un chameau, puis, lorsqu'il faut porter un fardeau, dit qu'elle est un oiseau. Ne pas se tromper est important mon frère, ne pas se tromper sur soi-même est essentiel.

À mes banlieusards qui s'oublient.

À mes Rayan Nazzar, mes Colonels Ben Daoud.

Suivons l'exemple de Despo, soyons dignes : représentons la Banlieue jusque dans sa connerie. Nous qui parfois, plus que les autres, avons expérimenté de près ou de loin dans notre chair l'exil, la ségrégation sociale et géographique, les inégalités de traitements à l'école, le racisme institutionnel, la pauvreté, la délinquance, l'injustice de la justice, les violences policières, la prison, l'hôpital psychiatrique, bref, nous qui avons pris de plein fouet la violence des institutions, pourquoi devrions-nous nous sentir affublés d'un stigmaté ?

Car sachez que notre Banlieue, *ceux qui sont comme il faut l'être* en rêvent secrètement. S'ils sont le recto de la France, nous faisons partie du verso. Avec les autres, les ploucs, les beaufs, les campagnards, les chtis, les exilés, les ultra-marins. Si nous n'existons pas, eux n'existent pas non plus. Voilà pourquoi de la même manière que nous rêvons de ce qu'ils possèdent ou croyons qu'ils possèdent, ils rêvent de ce que nous avons ou imaginent que nous avons. Il est question du même paradoxe. Sauf que nous rêvons de *monter* et eux rêvent de *descendre*. Sauf que pour nous l'ascenseur est bloqué.

Nous sommes la figure de leur altérité radicale.

Regardez-les nous regarder, partout, à la télé, dans le journal, au cinéma. Écoutez-les s'écouter parler de nous. Nous sommes dans leurs bouches à ces éditocrates nauséabonds, ces politicards morbides, ces monstres de l'entre-deux mondes, d'un monde qui meurt et d'un autre qui tarde à naître. *Il y a une quête du Banlieusard, on réclame le Banlieusard, on ne peut se passer du Banlieusard, on l'exige, mais on le veut assaisonné d'une certaine façon.*

Ils m'en font paraphraser Fanon.

Hier notre manière de nous habiller vous faisait rire ? aujourd'hui c'est chez nous que vous venez faire vos shooting de mode, impressionnés que vous êtes face à cette architecture brutaliste, post-communiste, concentrationnaire. Hier encore le rap n'était qu'une *sous-culture d'analphabète* ? maintenant nos rappers deviennent vos égéries, des produits fiers de servir à vendre des produits à ceux qui les ont produits.

Quels péchés recherchez-vous à expier ?

Vous sentiriez-vous coupable de quelque chose ?

Tout se passe comme si à force de nous avoir trop écartés, précarisés, relégués, ségrégués, humiliés, dévalorisés, déshumanisés vous vous retrouviez face à nous, un peu honteux, mais tellement fascinés par votre créature. Puis voilà que pour vous pardonner vous nous réappropriez, créolisez, assaisonnez, remodelez, réimaginez, rachetez, mais à une seule condition : que l'on corresponde au regard que vous portez sur nous.

Les salisseurs puis les blanchisseurs, les expropriateurs puis les payeurs, les auteurs du préjudice puis les bienfaiteurs, les videurs puis les hôtes.

Toujours vous, puis les autres.

Comment peut-on avoir l'idée d'habiter en banlieue.

Qu'il y aurait un avant et un après cette phrase ? Je le savais déjà.

Après ces mots, j'en suis certain.

D'ailleurs je suis.

Le monde entier est un ailleurs

« Nous avons perdu notre foyer, c'est-à-dire la familiarité de notre vie quotidienne. Nous avons perdu notre travail, c'est-à-dire l'assurance d'être de quelque utilité en ce monde. Nous avons perdu notre langue, c'est-à-dire le naturel de nos réactions, la simplicité de nos gestes, l'expression spontanée de nos sentiments. »

Hannah Arendt, *Nous autres réfugiés*

(Un banc. Nu. Froid. Pauvre. Des lumières jaunies, vieilles de milliers d'années. Des miroirs, reflets de ce qui n'est plus. Tout autour est vide. Le reste du décor n'importe pas. Il se situe ailleurs.)

(Les phrases entre crochets sont à dire en voix off. Écho de pensées, de réminiscences douloureuses, de ce qui ne peut plus être dit.)

Chœur : Il n'y a pas d'histoires. Il n'y a que des essais. Des portraits fissurés, des voix sans visage. L'écriture ne permet pas plus que la vie. Elle la prend au vol et la suit. Reste humaine. Inachevée.

La femme sans visage : Je ne suis personne. N'ai jamais été. Personne. Et pourtant j'existe. Je suis au monde. Je mange, je dors, je pleure, je chie. Je chie mais je ne suis pas. Je tousse. Mon trop gros cul posé sur ce même petit banc. [Assise et me sentant observée. Assise et parlant sans mots.] Me taire et fumer. [Me parler, m'écrire, m'inventer, m'inviter à partir.] Me taire et m'imaginer mais toujours rester assise là sur ce banc froid, puant le tabac froid, toujours.

Chœur : 2019. Date de mort d'Europe. Elle était jeune et belle fut un temps. Elle vivait, avait un nom. 2019. D'où venons-nous ? Qui sommes-nous ? Où allons-nous ? Nous ne savons plus. Maintenant, Europe est aveugle et marche à l'odeur de l'argent.

La femme sans visage : [« Qui t'as mis cette envie de partir en tête ? c'est ridicule, tu n'iras nulle part. »] Mon géniteur. Ces mains rugueuses, cette voix aux odeurs de fioul, ces yeux rouges de s'être trop battu. Cet homme qui n'a jamais rien connu d'autre que l'alcool, la clope, la violence. Cet homme né à l'endroit même, à l'exact endroit même, j'en suis certaine, de sa

mort. [Cet homme qui m'a mis en tête que partir était impossible.] Putain. [Et puis... Partir pour aller où ?] Je n'ai jamais respiré un autre air que celui de mon village. Je ne sais même pas à quoi ressemble le monde, je ne sais même pas s'il existe un monde en dehors de tout ça. Tout ça c'est mon monde. Ce banc, ce souvenir d'un père dégueulasse, cette saleté dégueulasse, cette pauvreté dégueulasse, tout ça me dégoûte mais tout ça c'est moi. [Et je ne peux pas. Je ne peux pas ne pas être moi.]

Chœur : Les étrangers n'ont leur place nulle part. Chez eux, ils doivent partir. Chez les autres, ils ne peuvent rester. Ils sont noyés dans le grand bleu d'un monde connexion où l'écran s'interpose comme caresse rassurante entre le connu et le dur, le désastreux, le perdu. Nous au moins, nous sommes chez nous.

La femme sans visage : [« Pourquoi tu voudrais partir ? J'ai tout donné pour que tu sois heureuse. »] Ma mère. [Ma mère.] Son sens du sacrifice. [Ma mère.] Sa culpabilité. [Ma mère.] *(Silence)* Elle est grande, on dirait une montagne. Elle a un cul lui aussi trop gros. Elle est forte. Elle me le raconte souvent ça, qu'elle est forte. J'adore l'entendre parler ma mère. Elle ne parle pas souvent. [Comme moi.] Elle avait 15 ans, quand elle est tombée enceinte de moi. Elle avait 15 ans et ses parents l'ont chassée. [Elle me raconte ça, ma mère, elle m'a toujours raconté ça, comme un récit d'aventure.] Elle me raconte comment elle s'en est sortie toute seule, comment je n'ai jamais manqué de rien parce qu'elle a travaillé dur. C'est la condition des femmes par ici. Elles tombent enceinte jeunes puis n'existent plus. [C'est comme si leur ventre devenait trop gros, trop immense pour elles, comme si ce ventre les faisait disparaître.]

Chœur : Des cris. Lointains. Sourds. Flous. La caméra se déplace. Plan large sur les corps entassés au bord de mer. [Pas de réaction devant la télé] Zoom. Une femme enceinte de 9 mois. Seule. Sale. Elle va accoucher. N'a pas vu de médecin. Dort sous tente. [Bruit de bière dans le salon] Ses yeux sont vivants. Demandent. Défient. [Page de publicité. Rires.] Sous le ciel de Lampedusa, le monde entier est un ailleurs.

Femme sans visage : [C'est une drôle d'idée ça de partir.] Je me demande si moi aussi, j'ai disparu avec l'apparition de mon gros ventre. Peut-être que finalement je suis partie. Peut-être que finalement j'ai réussi. Que je ne suis plus vraiment assise là sur mon trop gros cul à fumer. Oui c'est ça, peut-être que je suis partie rejoindre le ciel, ce ciel trop grand pour moi, ce ciel qui peut contenir sans problèmes ce gros cul, ces hanches fatiguées, cette toux chronique. Peut-être que toutes ces femmes sont finalement quelque part ailleurs et que ce qui reste là, ce que l'on

voit là, ces grosses enveloppes charnelles traînant leurs gosses bruyants, peut-être que ces enveloppes-là sont vides.

(Tableau vivant. Plus rien ne bouge. La femme sans visage danse. Douloureusement. En fond sonore Lesley Gore chante You don't own me.)

(Bruit de gifle)

La femme sans visage : Les doigts calleux se posent sur ma joue sèche. Je respire. *(Bruit de gifle)* J'ai l'habitude. Je me lève, doucement, le poids de mon trop gros cul, de mes hanches trop larges, de mes poumons trop usés peinent à me suivre. L'homme aux mains rugueuses m'a déjà tourné le dos. Je marche jusqu'à la maison. Cette maison où je suis née, où j'ai grandi et où je vais sans doute crever. Cette maison où m'attendent mes cinq enfants, ces cinq gosses dont je ne voulais pas, dont je n'ai jamais voulu. Ces cinq gosses nés de moi mais pas par moi. [« Putain mais c'est quoi encore que cette putain d'idée de mon cul de vouloir partir ! »] Sa voix a des accents de tonnerre. Je suis assise sur le bord du lit, ce même lit où mon père a crevé. *(Encore une gifle, puis deux, puis un coup.)* Je serre les dents. [« Tu veux me quitter, c'est ça poufiasse ? Tu me trompes c'est ça ? T'es une pute, j'le savais, t'es une putain de salope »] *(Un autre coup, plus violent celui-là.)* [« Réponds-moi salope. Pourquoi tu veux partir, hein ? Dis-le-moi puisque tu le veux tellement »] Je ne dis rien. J'ai appris. J'ai eu le temps d'apprendre en voyant ma mère. Le silence donne moins de coups. La tête baissée, je sens l'homme, l'autre là, celui-là, mon mari, changer d'état. Je le sens. Le changement d'état chez les hommes du village est mécanique. Là aussi j'ai eu le temps d'apprendre. Sa respiration se ralentit, puis se saccade. Ses mains dégoûtantes, sales se posent sur mes cuisses. Ses doigts s'enfoncent en moi, entrent dans ce putain de cul trop gros. Surtout ne rien dire, ne pas parler, ne pas réagir. [Je regarde le plafond abîmé au-dessus de moi. Je pense au ciel. À l'immensité du ciel.] Un râle. C'est fini.

Chœur : 23 Novembre 2019. L'ère de l'égalité pour toutes a sonné. *(Lecture d'un article de Libération. Une femme est sur le plateau. Seule. Dos au public. Face aux miroirs. Le chœur et la femme se font écho. Elle raconte)* « Les hommes étaient partis dans la forêt avec l'UCK, l'Armée de libération du Kosovo. Les vieux étaient enfermés dans les maisons. Les Serbes nous ont mises en ligne et ils ont dit en nous montrant du doigt : Toi, toi, toi. Nous étions 23 jeunes femmes. » THE FUTURE IS FEMALE, gueule une étudiante en socio. « Ils nous ont emmenées dans une maison. Ils m'ont traînée par terre, par les bras, ils m'ont mise dans une chambre. Je criais, mais ils étaient cinq ou six, je ne sais plus. Ils m'ont allongée sur le sol. Ils m'ont prise

par les cheveux et ils ont commencé à faire cette chose qu'ils ont faite à toutes les femmes. »
 Chili, Paris, Berlin, Madrid, New-York dansent : le violeur c'est toi. « *Oui, ils m'ont violée. L'un après l'autre. Et ils disaient "c'est ce qu'il peut t'arriver de mieux. Tu es albanaise, c'est tout ce que tu mérites ».*

La femme sans visage : [« Réveille-toi connasse »] Je soupire. Je suis encore là. Dans ce même village, dans cette même maison, dans ce même lit. Je suis encore là et mon corps entier me le fait sentir, me rappelle tous les matins que je ne suis pas partie, pas encore. Je regarde l'homme, celui-là, mon mari et je le suis. Comme toujours. Je le suis encore et toujours sans rien dire. Comme j'ai suivi mon père encore et toujours en me taisant. Je n'en peux plus de ces silences. À table, personne ne parle. Nous sommes sept autour de la table et pourtant j'ai l'impression d'être seule au monde. [Ce silence.] (*Silence*) Ce silence dont je ne peux plus, ce silence rempli de mots qui n'osent pas sortir. Je me lève, personne ne me regarde partir. Je me lève et soudain tout change. Lentement, très lentement, avec toute la lenteur du monde, je me lève et je pars. Je monte dans la chambre, dans cette chambre devenue trop petite pour ce corps trop grand. Je m'approche de la fenêtre. Je regarde, au loin, cet ailleurs dont je ne sais rien et qui me paraît pourtant si proche. Tout est bleu. Tout n'est qu'immensité bleue. (*Silence. La femme sans visage se lève de son banc. Marche vers un miroir, le soulève. Derrière le miroir, tout est noir, inconnu, étrange.*) J'ouvre la fenêtre. (*Silence*) Je hisse mon cul trop gros sur son rebord. (*Silence*) Je ferme les yeux. (*Silence*) Tout est calme. (*Des femmes nues, de toutes les origines s'approchent de la fenêtre au bord de laquelle est assise la femme sans visage. Elles lui murmurent leurs histoires dans des langues aux parfums d'ailleurs.*) J'entends des voix de femmes qui m'appellent. Je ne les comprends pas mais je les entends. Je les aime. Je ne suis plus seule. (*La femme sans visage saute de la fenêtre et s'évanouit dans le bruit du temps.*)

Les Invisibles.

Tony tira une dernière fois sur sa cigarette avant de rentrer dans la pièce qui lui servait de bureau. 8 m². Le plafond les bras levés. Murs étriqués. Entre Tony le gardien de prison et les prisonniers la différence se mesurait en petit carreaux. 42 petits carrés sur le sol pour Tony et 37 pour les prisonniers. Et Caroline, qui parfois passait déposer le courrier dans sa loge. Du reste, à part le fait qu'il pouvait fumer des cigarettes dans la grande cour et non la petite, le gardien ne se distinguait plus vraiment de la masse d'hommes qu'il devait surveiller. Il se réveillait à la même heure, quelques minutes plus tôt tout au plus, mangeait à leurs tables et se couchait lorsqu'il entendait le dernier soupir du dernier Invisible. La seule différence, c'est qu'on le voyait. Il avait accepté ce poste quand il était encore jeune, n'ayant pas trop réfléchi et s'étant surtout fait la réflexion que surveiller des types contre bouffe et cigarettes gratuites, c'était un job à prendre. Il se souvient des premiers jours. Des éclats de rire qui lézardaient les murs. Des rides qui écaillaient les visages. Des pleurs, le soir quand soudain le poids de l'enfermement devenait trop grand. Des discussions.

« Et toi alors ? T'es là pour quoi ?

- Pour une femme évidemment. Et toi ?
- Pour ma mère. »

Mettre des types en prison parce qu'ils avaient fait du mal aux autres, Tony n'y voyait aucun souci. D'ailleurs, il les avait toujours méprisés. Des grands gaillards, qui n'en avaient rien à foutre de rien. Des gars qui ne pensaient qu'à eux. Des gens pleins de sentiments. C'était à cause de ces mecs qu'on avait à moitié détruit la planète, qu'on avait permis tant de famines, qu'on avait laissé passer tant d'injustice. À cause de ceux qui ressentent trop fort. Et que ça dégouline de partout, et que je te fais des discours sur comment on a tous besoin des uns des autres et que ça veut vivre ensemble, dormir ensemble, baiser ensemble. Défier les règles. Prendre une main. Un bisou sur une joue. Ils pensent toujours que ce n'est rien, que c'est innocent, que le Gouvernement ne les verra pas. Et puis, comme chaque mauvaise plante qui grandit et se renforce, les sentiments se développent et alors ça fait le cœur plein de rancœur et ça commet des crimes. Et ça finit en prison. Et c'est Tony qui veille au grain.

Pourtant la Loi était claire. Le Gouvernement était clair. Et la Prison mise en place, limpide. Et pendant trente ans il a fallu expliquer, dialoguer, rationner. Plus d'émoi, plus de chichis, plus

de passion. Plus de discours, plus de larmes, plus d'amour. Car cela détruit tout. Toujours. Ça vient comme une immense vague qui emporte calme, paix et sérénité sur son passage. Mais les types avaient continué. Les types avaient résisté. « La résistance du love ». Quand Tony avait appris le nom qu'ils s'étaient donnés, il avait ri aux éclats. D'un rire gras et pur qui faisait grincer les barreaux des Invisibles. D'un rire qui l'avait revigoré et donné la force de les détester, de les haïr encore plus. De quel droit aimaient-ils les autres ceux-là ? Personne ne leur avait rien demandé. Et puis la Loi était claire, la Prison, limpide. Mais ça n'avait pas suffi. Des marches, des protestations, encore plus de sentiments. Tony en avait la gerbe.

Et puis le Décret 456 était passé. « Tout fait quelconque de l'homme, qui entraîne la naissance de sentiments envers autrui ou cause à autrui un dommage sentimental oblige celui par la faute duquel il est arrivé à devenir un Invisible. »

Cela a plu à Tony. La virgule, parfaitement apposée, apportait au Décret une valeur sacrée. La prose, à la limite du compréhensible, ajoutait au mystère. Et puis la majuscule du I, enfin, permettait l'Autorité. Alors ils sont devenus des Invisibles. Et Tony a eu le calme, la paix et la sérénité. Le silence, surtout. Ne plus les entendre gémir. Ne plus les entendre penser. La prison était désormais vide et pleine à la fois.

Mais la transition l'avait ébranlé. Il avait vieilli depuis. Parce qu'ils ne sont pas devenus Invisibles tout de suite ces gaillards. Ça a commencé par les doigts. Ils étaient de plus en plus translucides. Les premiers jours, on pouvait voir le sang qui affluait dans les veines irriguant un corps qui bientôt ne se verrait plus. Et puis des mains, ce furent les bras, et des bras le torse, et des torses alors le mouvement se propageait de manière verticale, et le dernier jour, les pieds et la tête de ces hommes disparaissaient d'un commun accord. En l'espace de trois jours, Tony s'était retrouvé seul, entouré de 3900 Invisibles. La nourriture diminuait, les draps bougeaient : ils existaient toujours. Mais ils ne vivaient plus.

Ce soir-là, ça faisait dix ans que Tony n'était plus que le gardien d'un magma de sentiments qui ne se voyait plus. Pourtant ce soir-là sur son bureau était posé une lettre avec pour entête « Prisonnier 571 ». Il oublia de faire ce qu'il fallait toujours faire depuis que le monde allait mieux : ignorer les autres. De ces mains rougies par le froid il ouvrit la lettre d'un Invisible.

« *Cher Tony,*

Je ne sais comment commencer. Parce qu'il faudrait accrocher votre attention tout de suite. De manière immédiate. Il ne faudrait surtout pas que vous puissiez détourner vos yeux des mots. Il

ne faudrait pas que vous puissiez vous dire « Oh non, cette lettre, je ne la lis pas ». D'ailleurs j'espère que vous vous appelez bien Tony. J'espère que je ne me trompe pas. Je ne voudrais pas vous fâcher. Je ne voudrais pas que vous vous arrêtiez de lire. Car si vous arrêtez, si vous êtes tenté de poser vos yeux sur autre chose que cette lettre, ne fut-ce qu'un instant, alors elle disparaîtra comme nous. Et ça, au-delà de tout, je ne pourrais le supporter.

Je ne me souviens plus exactement de quand, ni de comment, mais je sais que peu à peu nous avons tous quitté votre monde. Nous sommes partis ailleurs. Je ne sais pas vraiment comment. Les mains sont devenues si blanches que les veines apparaissaient comme fluorescentes. Des lucioles dans la Prison. Les corps n'étaient plus des fils rouges qui pendaient, se croisaient et se perdaient. À la fin, il n'y a plus eu que le cœur qui pompait comme un fou pour préserver la chair qui, sans partir en lambeaux, s'évanouissait de manière lente. Et puis un jour plus de battement. On a tous cru qu'on était mort. Je vais vous dire Tony, le pire ce n'est pas de voir les autres disparaître. Le pire c'est de regarder un jour un miroir et de n'y voir que vous. Votre visage derrière le mien. Votre corps derrière le mien. Vous ne le savez peut-être pas, mais tous les jours nous vous voyons. Nous vous observons.

Quelques mois après la Transition, Caroline est venue pour la première fois délivrer le courrier. Elle est apparue emmitouflée dans un grand manteau d'hiver. Quand elle arrivée elle avait la peau rougie par le froid et même si ça s'est atténué au fur et à mesure, on a tous eu la frousse qu'elle devienne invisible. Mais quand elle a dit bonjour, vous lui avez répondu et alors des centaines de milliers d'hommes ont tenté de passer leur tête entre les barreaux pour entendre votre échange, vivre à travers vous pendant quelques minutes. Elle s'est assise dans votre loge et elle a commencé à déballer des paquets. Elle vous a parlé de son chien qui était malade ce matin-là. Et alors vous avez eu ce geste. Vous avez tendu votre main vers sa joue. Elle l'a esquivé. Elle vous a regardé avec un sourire gêné et attendri. Elle a remballé les paquets et elle est partie. Et alors qu'on se croyait mort depuis déjà trop de temps, nos cœurs se sont mis à pomper à l'unisson contre les barreaux de la Prison pour vous donner la force de continuer à sourire à Caroline, comme si de rien n'était. Comme si le vôtre, de cœur, ne venait pas de se briser.

C'est comme ça que j'ai eu l'idée de la lettre, par Caroline. Au début je voulais seulement réussir à attraper le courrier pour avoir des nouvelles du dehors. Cela m'a pris exactement sept mois et 23 jours. Je le sais car pour ne pas devenir fou j'ai compté un carreau pour chaque jour des mois. En partant de ceux du fond, vous savez ceux à côté du petit lavabo. D'ailleurs Tony, maintenant qu'on y est, il y a des rats dans les conduits de ces lavabos. Je vous le dis car j'ai

promis aux gars que je le mettrai dans la lettre. Il y a des rats et ça empeste. Il y a même certains types qui ont commencé à se prendre pour des mulots. Ce sont ceux qui à leur arrivé dans la Prison se rongeaient les ongles. Mais comme ils ne voient plus leurs mains, ils ont commencé à ronger plus, et encore plus et je crois bien que y en a quelques-uns qui se sont bouffés entièrement. Je ne sais pas comment vous faites pour ne rien sentir, c'est une odeur affreuse. D'ailleurs vous n'entendez rien non plus. Je le sais parce que sinon vous répondriez à Simon, de la piaule 689 qui insulte votre mère tous les matins et à Bertrand de la 234 qui vous drague un peu tous les jours.

Pour saisir le papier donc, sept mois et 23 jours. Pour saisir le crayon, quatre mois et 5 jours. Et enfin, pour écrire cette lettre, 9 ans et des milliards de journées je crois. Alors vous comprenez, c'est pas le moment de lâcher. C'est pas le moment de détourner les yeux. Parce que j'ai mis trop de temps à les écrire, ces mots. Parce que j'ai besoin de savoir si eux aussi sont invisibles. Avec le temps tout est devenu nimbé. Nous voyons tout en gris. Parfois, le matin, quand vous allumez la lumière, c'est plutôt blanc. Et le soir quand vous l'éteignez, c'est plutôt noir. Mais à part ça, tout est couleur néant.

Alors voilà, on y est Tony. C'est le moment. Pardonnez la lourdeur de l'écriture, mais il va falloir faire avec. Et il va falloir aller jusqu'au bout.

Je veux que vous réfléchissiez. Je sais, c'est désagréable. Peut-être sentez-vous déjà la pointe en vous. Celle qui appuie là où ça fait mal. Là où Caroline ne vous regarde pas. Là où votre mère ne vous a pas assez aimé. Là où le gosse de l'autre jour vous a insulté en balançant des cailloux à travers les barreaux de la loge. Mais il faut le faire. C'est cela qui nous maintient en vie. Mais vous, vous ne ressentez rien. Je vous ai vu le regard hagard vers ces pierres qui roulaient. Même pas de la haine pour les mioches, même pas de la compassion pour les bambins. Rien. Rien que Tony qui garde les clefs, Tony qui nous file à bouffer, Tony qui est seul à en crever.

Si vous pensez que nous sommes des chialeurs, des petites pisseuses, des bons à rien, des égoïstes, vous avez raison. Et si nous nous pensons que nous sommes des héros, nous n'avons pas tort non plus. Car rien n'est blanc ou noir. S'ils ont réussi à nous faire comprendre quoi que ce soit, c'est bien que tout est gris. Que le mal se mêle au bien aussi bien que le bien se fond dans le mal. Savez-vous comment on se débarrasse des mauvaises herbes ? Elles privent les fleurs de leurs ressources et les tuent. Mais si on arrache ces mauvaises herbes, les fleurs alentours meurent aussi. Vous savez Tony, quand on se met à réfléchir à notre vie d'avant avec

les gars du fond des piaules, on a des fourmis qui nous parcourent tout le corps invisible. Elles grimpent mordent et piquent des bouts de chair qui n'existent plus. Et alors pour ne plus rien ressentir, il faut arrêter de penser. Ils sont forts au Gouvernement.

Il faut que maintenant vous compreniez Tony. À trop vouloir blâmer l'Homme pour ce qu'il est on lui en a retiré le H pour le remplacer par un I. L'Homme est Invisible. Mais il faut que vous compreniez que sans les autres on n'est rien que des rats de derrière le lavabo. Il faut que les mots vous donnent envie d'être ailleurs Tony. Nous, nous le sommes. Ailleurs et si proches. Vous ne pouvez pas nous voir, pas nous entendre, vous nous traversez même parfois et pourtant il suffirait d'une main tendue.

Et c'est ça qu'on nous refuse. Une main. Des doigts. Écrire. Penser. Ressentir. Cette lettre.

Je sais que ça fait mal. La pointe est là, lancinante. Elle taille en nous les plus grandes haines et des peurs immenses. Nous avons tous perdu des gens. Il y a des prisons d'Invisibles partout en Europe maintenant. Vous avez sûrement de la famille à vous dedans. Peut-être que c'est pour ça que vous ne voulez jamais ressentir. Pour ne pas devenir Invisible à votre tour. Nous, nous y pensons tous les jours. Et ça brise le cœur, les organes, la tête. Ce n'est pas parce que vous ne vous voyez pas qu'on ne s'explode pas le crâne contre les murs. Ce n'est pas parce que vous ne nous entendez pas qu'on a arrêté d'hurler à la mort. Ce n'est pas parce qu'elle ne vous regarde pas que vous arrêtez de sourire à Caroline. Et ce n'est pas parce qu'elles sont mortes que j'ai arrêté de penser à mes filles.

Je dis pas ça pour vous faire pleurer. Mais c'est maintenant le moment. J'ai lu que de moins en moins de gens devenaient Invisible. Que la Répression fonctionnait. Mais il faut le faire Tony. Sinon vous allez nous oublier.

Peut-être avez-vous peur. Peur de perdre vos couleurs. De voir tout en gris. Mais ils ne peuvent pas tous nous effacer Tony. Que vont-ils gouverner ? Une terre vide ? Et alors quoi ? Ils seront cinq autour d'une table et se rendront compte qu'ils sont plus proches de la mort que de la vie. Un jour ils ont décrété que l'Homme ne devait plus rien sentir. Ce jour-là, je m'en foutais pas mal de leurs lois. J'avais même pas allumé la télévision. Ni la radio. J'étais à l'hôpital. Un connard avait renversé mes deux petites filles. Le médecin m'annonçait qu'elles avaient succombé à leurs blessures. Quelques secondes plus tard, il était interdit de ressentir. Vous avez déjà vu des gosses mourir Tony ? C'est aberrant d'injustice. J'ai croisé le type qui les avait heurtées de plein fouet avec son camion. Je l'ai vu et j'ai voulu le tuer. J'ai cru que j'allais le faire. J'ai commencé à le tabasser dans les couloirs du 3ème étage. Et puis je me suis arrêté

parce que j'ai remarqué qu'il avait un nom de fille tatoué sur le bras. Le même que celui de ma plus petite. Et c'est à ce moment-là qu'ils sont venus me chercher. Pas avant. Pas quand j'ai hurlé la mort de mes filles. Pas quand j'ai gueulé que j'allais trucider ce type. Mais quand je lui ai tendu la main pour qu'il se relève.

Je suis fatigué Tony. Je n'arrive plus à écrire. Je vous en supplie. Partez de cette prison. Ne vous retournez pas. Prenez les clefs et foutez le camp. Ressentez. Et lorsqu'enfin vous aurez fait changer les choses, revenez. Nous sommes là. Nous attendons. Nous sommes ailleurs c'est vrai, mais nous sommes si proches. »

Adieu Tony ».

Tony relut la lettre neuf fois. À la neuvième, il se leva et ouvrit la porte de sa loge. Il fit un pas, puis deux puis trois. Il mit d'abord le pied dehors, le corps entier ensuite. Il fut frappé du froid. Il voulut se couvrir les mains. Il n'en avait déjà plus.

Par-delà le Fleuve

Alan sait qu'il ne devrait pas regarder, mais chaque fois c'est plus fort que lui.

La jeune femme n'est qu'à quelques mètres, son casque encore vissé sur la tête. La visière s'est brisée sous le choc. Sa peau brûlée révèle des motifs abstraits et brillants là où le mince coton de son pull a cédé au bitume. Ses bras forment des angles anormaux et il lui manque une chaussure au pied droit. Celle du pied gauche est restée près du scooter, encore fumant. Le conducteur, qui semble tout aussi jeune que la passagère, est sur le ventre et tremble de tous ses membres. Il semble faire un effort surhumain pour lever la tête et fixe intensément la jeune femme. Il tend une main tremblante dans sa direction puis l'appelle, mais seul un gargouillement s'échappe de ses lèvres. Il crache du sang.

Alan tourne son regard vers le camion qui gît de tout son long sur le flanc, au beau milieu du carrefour. Quelques secondes ont suffi pour que le poids lourd, surpris à pleine vitesse par un chien errant, dérape et percute le petit scooter qui le doublait par la droite, presque invisible. Le choc a été d'une violence inouïe.

Comme hypnotisé, il fait un pas vers le corps de la victime. Quelque chose en lui veut voir son visage. Encore un pas. Avec précaution, il se penche sur la visière brisée. Face à lui, deux trous noirs béants. Le regard de La Mort. Alan se fige, cesse de respirer. Il veut hurler mais son corps n'obéit pas. Une fente abyssale, tordue. Le sourire de La Mort. Il veut se redresser, oublier ce visage, mais La Mort commence à rire, et ce rire glacial le cloue sur place. Symphonie de fin du monde, le rire de La Mort est sans pitié. Alan ferme les yeux, se bouche les oreilles, mais le rire est en lui. Dévoré, il succombe.

« Monsieur ? Pardon ! Monsieur ! Vous bloquez le passage, là » grommela une jeune fille avec des écouteurs.

Alan tituba, balbutia des excuses, et traversa le passage piéton en regardant autour de lui. Une foule compacte l'accompagnait. Désorienté comme chaque fois par le réalisme saisissant de sa Vision, il reprit peu à peu le contrôle de lui-même. Le visage macabre flottait toujours devant ses yeux, comme un filtre obscur. Peinant à reprendre son souffle, il finit par s'asseoir sur un banc et trouva l'origine de son malaise persistant. Jamais il n'avait vu Son visage. C'était la première fois. Et ce rire... Décidé à ne pas laisser l'impression disparaître, il marcha d'un pas décidé vers son refuge, le Cerbère. Il savait qu'il y trouverait des compagnons de comptoir à qui raconter *la dernière*. On l'écouterait, et il pourrait oublier.

Tout en marchant, Alan se remémora la première fois que ses pas l'avaient conduit devant cette porte. Il avait une trentaine d'années et il venait de vivre le traumatisme de sa première Vision. Son voisin avait chuté de son balcon du douzième étage et s'était écrasé juste sous ses yeux. Du sang avait giclé sur ses chaussures. L'homme était mort sur le coup. Mortifié par l'absence de réaction des passants, Alan avait crié à l'aide, mais en vain. Le corps avait alors disparu soudainement et tout était redevenu comme avant sa chute. Alan avait erré les yeux vides, se croyant devenu fou. Il avait poussé la porte du Cerbère, et avait demandé un whisky. Puis un deuxième. Et il avait commencé à raconter, d'abord seulement au patron qui l'écoutait d'une oreille distraite. Mais bien vite il s'était rendu compte que les conversations s'étaient tuées pour mieux l'entendre, lui. Quelqu'un ici racontait l'*Ailleurs*.

Contrairement aux images ou aux films qui circulaient sous les manteaux, lui semblait être un vrai témoin. Ses yeux humides, ses lèvres tremblantes, tout en lui était criant de vérité. Or c'était hautement improbable. Tout le monde savait que plus personne ne *partait* Ailleurs par accident depuis des décennies. Qui était donc cet homme pour prétendre avoir vu un départ non prédit ? Alan n'était personne en particulier. Ouvrier moyen dans une usine de coton, il vivait seul, voyait des femmes quelquefois, suivait les consignes de santé de l'État, et avait toujours d'excellentes Statistiques Morales Mensuelles. Ses arrière-arrière-grands-parents étaient partis dans les règles l'an dernier, en petit comité, comme le voulait la prédiction. Il ne s'attirait jamais d'ennuis, et il savait que parler de l'Ailleurs en public était extrêmement mal vu. Ce jour-là tout avait basculé. Il ne savait plus en quoi croire. Le pire avait été de croiser son voisin le lendemain, souriant et en parfaite santé.

D'autres Visions avaient suivi, des accidents, des meurtres, des suicides. La Mort frappait sans relâche sous ses yeux impuissants. Chaque fois il retrouvait une réalité intacte et prévisible. S'ensuivait quasi systématiquement un passage au Cerbère, où des habitués avaient commencé à l'attendre, lui et ses histoires morbides. Il leur racontait des histoires où des enfants pouvaient se noyer dans un lac, des ours dévorer des chasseurs, et des maîtresses tirer au fusil sur leurs amants. On lui offrait des verres. Il les buvait tous. L'alcool était devenu son seul moyen d'oublier.

Il s'était découvert un talent de conteur. Il absorbait quiconque l'écoutait, sa voix profonde et son regard brillant happaient l'attention. La facilité avec laquelle La Mort s'emparait des personnages fascinait les clients. Certains riaient haut et fort en répétant que « Grâce à l'État-Sauveur, ce ne sont que des histoires ! » D'autres clients restaient muets, les yeux humides et le cœur battant.

La vérité est qu'ils étaient tous morts de peur à l'idée que de telles choses puissent exister.

Et lui restait tétanisé par cette mort qui n'arrivait jamais, sauf dans son imagination. Ses Statistiques Morales Mensuelles avaient chuté, son foie était en piteux état, et sa solitude grandissait. Son chef l'avait convoqué puis l'avait inscrit à des séances avec une thérapeute. Il était d'abord venu avec une réelle intention de guérison, et lui racontait chacune de ses Visions. Mais il avait vite compris qu'elle n'avait aucune envie de s'attarder sur son cas, et qu'elle continuerait à lui prescrire des cures sans même l'écouter. Un jour il lui avait avoué qu'il aurait aimé mourir, pour enfin en finir avec ces atrocités. Elle avait levé un sourcil à l'évocation du mot *mourir*, avait repris son masque impassible, puis avait sorti une feuille remplie de chiffres et de courbes qu'elle avait glissée sous son nez.

« Nous le savons, Alan. Voyez par vous-même vos Statistiques. Il est flagrant que cette dernière semaine vous avez pensé au moins huit fois au suicide. »

Comme dans un rêve, Alan avait parcouru des yeux ses Statistiques. C'était la première fois qu'il y avait accès avec tant de détails. Il y avait tout. Ses achats, ses déplacements, ses échanges téléphoniques. Il avait laissé errer son regard au-dessus de la feuille, sentant une rage sourde monter en lui. Elle avait continué à parler de ses chiffres, qui décrivaient apparemment si bien la torture qu'il s'infligeait à vivre.

« ...comprenons bien votre cas. Vous avez peu d'issues. Aussi, exceptionnellement, l'État-Sauveur peut vous accompagner pour votre plus grand soulagement, et vous proposer un suicide organisé. Les modalités sont expliquées dans ce dossier, c'est parfaitement légal. Je vous laisse trois jours avant de revenir me voir avec votre décision. Je... »

Alan s'était levé comme un automate, avait pris le dossier sans même le regarder, et était parti sans un mot. Il avait marché, hagard, serrant son acte de suicide officiel contre lui, tel le futur fantôme de lui-même. C'est ce jour-là qu'il avait trouvé Kati.

Elle avait l'air d'avoir marché et dormi dans la rue quelques semaines, avec ses chaussures sales, ses cheveux emmêlés et son sac à dos trop lourd pour elle. Quand il s'était arrêté au milieu du pont et qu'il s'était penché vers l'avant, comme attiré par les eaux tumultueuses du fleuve grisâtre, elle s'était approchée sans un bruit. Il fixait les flots, tout en bas. Enfin La Mort viendrait le chercher, lui.

Puis il avait senti la petite main dans la sienne. Sa première pensée avait été pour la taille de cette main. En fait, il n'avait jamais serré de main d'enfant de sa vie, et cette sensation était merveilleuse. Il avait soudain eu envie de protéger cette petite main contre le monde entier. Il avait tourné la tête et jamais il n'avait oublié cette chaleur qui l'avait envahi alors. Deux

flammes bleues l'observaient avec une politesse mêlée de curiosité. « Tu penses à Ailleurs toi aussi ? » avait-elle demandé. Ce n'était pas une question en l'air. Elle exigeait la vérité.

Alan aurait pu mentir. Il aurait aussi pu retirer sa main. Il aurait pu interpeller l'agent qui faisait sa ronde tout près d'eux. Les gamins des rues étaient tous ramassés très vite et envoyés dans des foyers loin des villes. Personne ne savait comment ils y étaient traités. Beaucoup de rumeurs circulaient sur de nouvelles mines de métaux précieux découvertes sur ces sites précisément. Alan ne voulait pas savoir.

« Un problème, Monsieur ? » l'avait interpellé l'agent qui s'était rapproché, avec un regard appuyé allant de lui à la gamine, puis de la gamine à leurs mains.

Sans réfléchir, Alan avait plaqué un sourire bienveillant sur son visage et avait répliqué, le cœur battant à tout rompre : « Non aucun, ma fille voulait juste profiter de la vue de là-haut. »

Il faisait nuit, une pluie fine et glaciale commençait tout juste à tomber, et le vacarme assourdissant des poids lourds sur la voie rapide faisait de ce pont le pire endroit pour une balade nocturne. Il avait senti la petite main serrer la sienne avec espoir. Très certainement, la pluie et le vacarme avaient joué en leur faveur, car l'agent les avait dévisagés une nouvelle fois, comme pour imprimer leurs visages, avant de leur tourner le dos pour se mettre à l'abri. Ils avaient alors échangé leur premier sourire complice.

Alan referma la porte grinçante du Cerbère, et fit quelques pas hésitants sur le trottoir. « Merde, il fait nuit. » Il savait qu'il n'aurait pas dû accepter l'énième verre du patron, beaucoup trop ravi d'avoir un tel aimant à consommateurs. L'histoire du couple au scooter avait eu du succès, ils en avaient redemandé. « Des fractures ouvertes ? » « Le gars est parti aussi alors ? » À lui donner la nausée. Un coup d'œil à sa montre lui fit accélérer le pas. Il voyait déjà Kati lui refaire sa scène d'enfant blessée. Ce n'était pas la première fois qu'il manquait leur petit rituel du soir à cause d'un verre de trop, bien que ses virées se soient considérablement espacées depuis qu'elle était entrée dans sa vie. Ils se racontaient toujours des histoires après le dîner. Mais pas question d'évoquer des corps désarticulés ou des cadavres. Alan avait découvert que son imagination pouvait aussi créer des magiciennes, des princes, des dragons. C'était leur moment magique à eux.

Elle était son ange gardien qui le maintenait hors de l'eau. Certes il avait eu des difficultés administratives de taille quand il avait voulu l'adopter. Après l'avoir questionnée, il avait compris qu'elle avait passé environ un mois dehors, mais qu'avant elle vivait dans une « maison pour les enfants sans parents » où les autres enfants étaient « enfermés en bas quand ils faisaient trop de bruit ». Le temps passait, et il s'attachait de plus en plus à ce petit concentré d'énergie

qui s'exprimait avec une maturité parfois déconcertante. Il avait fini par épuiser les maigres ressources qu'il avait pour retrouver l'orphelinat dont elle avait fugué. Il connaissait quelqu'un au Cerbère qui faisait de faux papiers réputés infallibles. Toutes ses économies y étaient passées. Et il était devenu le plus heureux des hommes.

Alan poussa le tourniquet du métro avec empressement. Les couloirs étaient quasi déserts à cette heure-ci, et il les parcourut au pas de course quand il entendit sa rame se rapprocher. Il arriva essoufflé sur le quai à l'instant même où les portes automatiques se refermaient. Il eut la désagréable sensation d'être observé et entendit quelqu'un ricaner à l'intérieur de la rame. Elle était pourtant déserte. Son reflet dans la vitre lui renvoyait un visage d'une blancheur troublante. Avait-il de tels cernes ce matin ? Pendant une fraction de seconde, le visage de La Mort se superposa au sien et il eut l'impression que c'était son propre reflet qui riait.

« Je suis vieux, dit-il à son reflet en regardant le métro s'éloigner.

- C'est ce monde qui est vieux ! » répliqua une voix derrière lui.

Un homme était assis sur un des bancs de la station et le fixait avec un regard étrange. Son chapeau haut-de-forme et sa gourmette qui reposait sur un élégant manteau noir lui donnaient une allure d'aristocrate de l'ancien temps. Alan se sentit comme attiré par sa présence et s'approcha de lui. D'un geste, l'homme l'invita à le rejoindre.

« Vous semblez revenir de loin. Vous avez bien deux minutes avant le prochain métro pour discuter de la vieillesse avec moi ? »

Ne voyant pas de raison de refuser, il s'assit.

« Voyez-vous, j'allais justement en finir quand vous êtes arrivé en courant, comme si vous aviez le diable aux trousses. Vous m'avez fait rater mon train pour l'Ailleurs.

- Que voulez-vous dire ? » Cet homme commençait à le mettre sérieusement mal à l'aise.

« Oh, cela fait quelques mois que je prépare ce moment. Que je ne laisse absolument rien transparaître, ni à ma femme, ni à mes enfants. Et mes Statistiques n'ont jamais été aussi bonnes !

- Vous ne pouvez pas décider de partir, vous le savez, ils vous en empêcheront, ils...

- C'est ce que nous allons voir », répondit l'homme, un sourire serein aux lèvres.

Estomaqué, Alan regarda l'homme se lever lentement, épousseter son costume et marcher vers le quai. Comme dans un cauchemar, il le vit s'arrêter au bord, tourner la tête, et soudain c'était La Mort qui le fixait à nouveau de ses deux gouffres funèbres. Il fit un pas en avant.

« Non ! Vous n'êtes pas réel ! Arrêtez... Laissez-moi, laissez-moi... » Alan s'était replié sur le banc, les bras devant les yeux, crispé sur lui-même. C'était trop. Il ne pouvait plus.

Une rame de métro arriva à vive allure. Un bruit terrible d'os broyé et de chair fendue se fit entendre. L'homme fut littéralement écrasé, et la secousse se transmit de wagon en wagon. Alan attendait le retour à la réalité. Mais il ne venait pas. L'homme était mort. Pour de vrai.

La psychologue observe son patient. L'équipe l'a appelée au milieu de la nuit pour l'affaire du meurtre du métro. Elle aurait dû insister pour le revoir après leur dernier rendez-vous. Mais ses Statistiques s'étaient beaucoup améliorées.

Ils ont aussi retrouvé la petite Kati chez lui, portée disparue depuis plusieurs semaines.

Il fixe un point imaginaire derrière elle, la bouche ouverte. Un sourire naît sur son visage.

« Vous trouvez la situation drôle ? »

Alan commence à rire doucement. Il lui glace le sang.

« Alan... que voyez-vous ? » finit-elle par demander.

Il s'arrête subitement et la fixe.

« Vous ne voulez pas savoir. »

« Sans Titre »

« *Laver son linge sale en famille en utilisant pour la lessive les cendres des aïeux.* »

Journal, 1887-1910 - **Jules Renard**

Il y a des jours qui n'ont pas d'ombre et qui passent dans nos vies, sans apporter rien d'autre que leur passage. C'était un de ces jours-là, la pluie coulait sans faire de bruit et la lumière était bleue pour un mois de novembre. On m'avait appelée la veille pour me dire que tu ne dormais pas. Moi non plus, je n'aurais pas dormi. Cela faisait six mois que tu étais là-bas, au milieu des portes qui claquent et des blouses blanches. Tout était blanc là-bas, mais l'odeur de la soupe en sachet rendait tout sale. On m'avait dit qu'il fallait que je m'inquiète. À vrai dire, je trouvais ça plutôt sain de ne pas dormir dans cette chambre toujours ouverte où on disposait de chacune de tes heures en te parlant très fort, afin de ne pas t'entendre. J'ai demandé où tu étais. Un hochement de tête m'a guidée dans le petit salon, près de la fontaine murale. Les vieux étaient gentiment mis en cercle autour, comme des plantes vertes qui regardaient l'eau sans pouvoir s'en nourrir. Je me suis agenouillée et j'ai pris ta main. Tu m'as regardée sans me voir avec le même regard que tu destinais à la fontaine.

J'ai pris ta main entre les miennes. Et doucement, sans parler, j'ai dénoué tes doigts, un à un, en pressant la pulpe de mon pouce sur chaque nœud, sur chaque crispation et pendant que la soie de la peau se froissait sous mes doigts, je voyais ton regard. Un grand regard bleu, de cette lumière liquide qui pleuvait au dehors. Une lumière de novembre, mais déjà en hiver. Je pressais tes mains dans les miennes, pour enlever toute cette eau dans tes yeux et que tu me regardes enfin. Et j'ai senti tes mains doucement s'animer et à ton tour, tu as pris mes mains dans les tiennes. Et tu les as tenues avec un doux balancement, celui des choses gaies, le balancement des mains pour faire rire les enfants. Celui des balançoires de squares et des marionnettes. Je t'ai laissé mes mains pendant que je voyais l'eau s'en aller de ton visage. Et tu m'as regardée du fond de ta mémoire. Comme si j'étais un vieux souvenir, longtemps chéri, que tu avais vainement cherché dans toute cette maison blanche et qui t'était rendu. Et tu as serré tes mains, très fort.

J'étais là dans tes mains. J'étais un peu de ta mémoire et un peu de ton amour et j'étais venue pour te dire de ne pas t'inquiéter. Je ne sais pas où tu pars lorsque ton regard se noie. Je ne sais

pas ce qui te ramène ou te fait partir de cette eau sans rives dont tu ne parles jamais. Je n'ai pas besoin de le savoir, mais toi tu ne fais qu'y aller. Ton corps est devenu ta prison et le seul endroit où tu ne te perds pas. Je ne peux pas t'y rejoindre ou te ramener. C'est lourd une mémoire. Il faut de grands filets pour pêcher à cette eau-là. Et il n'y a plus de rives où s'accrocher, tous les souvenirs sont dans ce grenier liquide. Et lorsque tu en touches un, il te ramène plus bas, vers le fond. Vers des souvenirs d'enfance et des peurs nocturnes, mais ce n'est plus un loup qui dort sous ton lit, c'est juste l'oubli.

Je voulais juste te dire, pendant que je tenais tes mains pour ne pas que tu repartes : il n'y aura pas d'Oubli. Tu seras ici et ailleurs, constamment, jusqu'à ce que tu partes tout à fait pour des eaux plus lointaines où mes mains ne suffiront pas à te retenir. Ton amour et ta parole te survivent. Je ne savais pas quand je pourrais de nouveau te tenir présente dans mes mains, mais je savais que je marchais sur une terre friable qui peu à peu t'éloignerait de moi. Et tes visites se feront plus rares, mais mes mains seront là, dans tout ce monochrome. Elles t'attendront. Je veux bien retenir ta mémoire qui s'enfuit et l'identité que tu perds lentement à mes yeux. Tu n'es plus celle que tu étais, tu ne seras plus la même, mais ce qui change ne meurt pas. Tu peux partir, aussi loin que tu veux, je resterai au port, avec tes souvenirs. Je t'accueillerai chaque fois que tu seras là, et me donnant ta présence et ton ailleurs. Peu à peu, ta mémoire deviendra la mienne. Et l'oubli, jamais, dans sa crue continuelle, ne t'enlèvera à moi.

Sur la piste

Ellie se balançait sur sa chaise, les pieds croisés sur la table devant elle. Une main autour d'une tasse de café froid, l'autre passée sous son tee-shirt où elle grattait distraitement de vieilles piqûres de moustique, elle rêvait, les yeux dans le vague. Une fourmi légionnaire errait sur ses pieds nus, passant d'un orteil à l'autre avec des mouvements d'antennes désemparés. Un cri aigu, proche d'un pépiement d'oiseau, retentit au-dessus ; d'un œil expert, Ellie repéra la bande de saïmiris qui sautait d'un arbre à l'autre, vingt mètres plus haut. Un des minuscules singes brun-gris s'arrêta sur une branche qu'il enserra de sa queue pour s'équilibrer. Entre ses délicates petites mains orange, une grosse sauterelle d'un vert éclatant qu'il grignotait d'un air absent. Ellie et le singe échangèrent un regard, la tête penchée sur l'épaule.

« Et toi, tu vas où ? » demanda-t-elle à haute voix.

Le singe émit un petit cri et bondit rejoindre les autres qui s'éloignaient en faisant pleuvoir des feuilles.

Ellie soupira, plia la jambe pour faire tomber la fourmi dans le creux de sa main, et la déposa délicatement sur une fougère ; elle disparut en quelques secondes.

Assise par terre, entourée d'outils éparpillés, le tee-shirt taché de sueur et de graisse, Ellie pestait et jurait contre le générateur. Du dos de la main, elle repoussait les mèches de cheveux qui lui tombaient devant les yeux, manquant chaque fois de s'éborgner avec le tournevis. Si seulement elle pouvait s'en procurer un nouveau pour remplacer cette antiquité. Toutes ses réparations – bricolages improvisés – ne suffisaient plus. Plus rien ne suffisait en fait. Tout tombait en ruine. Le toit fuyait à la moindre averse, les murs penchaient. Les étagères pourries grinçaient quand on posait quelque chose dessus. Ellie leva un regard désespéré vers le magasin. Plus rien ne tenait, à quoi bon réparer encore le générateur ? Pourquoi ne pas tout laisser à la forêt, moisir en paix, être recouvert de végétation, investi par les animaux ? Depuis le temps, pourquoi continuer à s'accrocher à ces quatre murs et cette malheureuse pompe ? Ellie balança le tournevis, se releva un peu trop vite ; des petites lumières blanches clignotèrent devant ses yeux. Elle appuya ses paumes sur ses paupières pour contenir les flashes et les larmes. En les ôtant, son regard tomba sur le générateur qui attendait paisiblement. Dans un accès de colère, elle lui asséna un coup de pied. Elle ne portait que des tongs ; elle se fit très mal et jura très fort, mais une bouffée de fumée noire s'éleva de l'échappement, et l'appareil se mit à ronronner en se balançant.

Les mains dans les poches, l'orteil enrubanné dans une vieille bande médicale d'une couleur douteuse, Ellie errait autour du magasin. Elle se baissait de temps en temps pour ramasser une vis tombée de sa boîte à outils – manquerait plus qu'elle marche dessus –, ou une grosse palme brune tombée de vieillesse. Il faudrait tailler prochainement pour rappeler les limites de son territoire à la nature envahissante, repasser un coup de râteau. Avec un claquement de langue agacé, elle fit le tour de la pompe à essence que les plantes grimpantes recommençaient à escalader. Elle arracha les pousses, pour la forme, tout en sachant bien qu'elles seraient de retour au même niveau dans quelques jours. La peinture écaillée de la pompe antédiluvienne réapparut, jaune, verte. On ne voyait même plus le nom de la marque, effacée par la pluie et le temps. Avec un soupir, Ellie jeta les plantes dans un coin et s'assit sur la marche devant l'entrée du magasin.

Le menton dans les mains, les coudes sur les genoux, Ellie cherchait quoi faire pour s'occuper ; elle fixait sans la voir une araignée tisser sa toile au coin de la véranda vermoulue. Refaire l'inventaire du magasin ? Elle l'avait déjà fait hier – avant-hier ? Et puis, pour les trois boîtes de conserve et les quatre outils qui le composaient... Fouiller les malles au grenier, en sortir les étranges costumes qui s'y imprimaient de temps, les endosser dans une immense pièce improvisée au milieu de la forêt, sous le doux regard curieux des aïs ? Ellie expira bruyamment par les narines. Pas le courage de monter l'échelle et de tousser tout l'après-midi la poussière avalée. Lire alors ? Elle avait tout lu déjà, plusieurs fois. Il restait bien ce gros volume brun à la reliure abîmée, qu'un voyageur avait laissé la dernière fois contre une roue de secours. Mais elle voulait le garder fermé le plus longtemps possible, pour caresser la couverture et continuer à imaginer ce qu'il contenait. Peut-être qu'il l'emmènerait dans un endroit qu'elle n'avait jamais visité dans un autre livre. Une grande ville aux trottoirs grouillants de passants impatients – une forêt gelée peuplée de faunes qui, la nuit tombée, jouent de la flûte pour les animaux – un salon style Empire où les intrigues se nouent sur des fauteuils à tapisserie – le bureau enfumé d'un sombre détective dont le grand cœur se révèle après trois verres de whisky sec. Peut-être même à bord du radeau de naufragés en plein Pacifique, entouré de requins et qui se dirige vers des nuages noirs qui ne présagent rien de bon – ou bien sur une autre planète, éclairée par deux soleils, où la fusée s'est écrasée et où l'oxygène manquera bientôt... Non, décidément, Ellie voulait garder ce livre pour plus tard. Qui sait quand repassera une voiture. Il valait mieux économiser son dernier livre. Il ne restait plus qu'à aller se baigner. En un instant, elle se débarrassa de son tee-shirt et son short, et, toute nue, avec juste ses tongs aux pieds, pris le chemin de la rivière.

Allongée sur la rive, les pieds dans l'eau, les bras en croix, Ellie écoutait le vent dans les feuilles. Les yeux fermés, elle sentait le soleil glisser sur son visage, dans son cou, sur son corps en le séchant. Elle avait oublié sa canne à pêche. Elle aurait pu aller la chercher – après tout elle n'était qu'à vingt mètres du magasin – mais elle n'avait pas envie de bouger. Elle était bien, là, à tuer le temps. La moiteur étouffante de la forêt était mise en échec pour quelques instants. Ellie écoutait les oiseaux discuter là-haut, invisibles, de choses et d'autres – du temps doux pour la saison, du moelleux des vers d'un arbre, peut-être de la prochaine migration. Dans cette position, sur son tapis d'herbe molle, les bras tendus, Ellie pouvait être un oiseau. Elle pouvait choisir de partir au-dessus des palmiers, au-dessus des singes hurleurs qui font peur la nuit avec leurs cris de fantôme, au-dessus même des fromagers qui chatouillent la plante du ciel. Partir au-delà de la forêt et de son odeur entêtante d'humus et de sucs, vers la mer. Survoler la mer cannelée de petits bateaux pressés ; survoler le désert et ses vagues de vieil or plissées par le vent ; survoler les champs verts et bruns parsemés de vieux pommiers penchés ; survoler les villes qui murmurent toute la journée, et la nuit s'endorment, épuisées, sous la lumière vigilante des lampadaires ; survoler – un vrombissement de moteur, le cahot d'un véhicule qui se fraie un chemin sur la piste. D'un bond, Ellie s'élança vers le magasin.

Elle avait tout juste fini d'enfiler son short en sautillant sur place quand la jeep apparut. Elle se gara juste devant la pompe avec une secousse. C'était un de ces vieux modèles kaki, avec une banquette pour tous les passagers à l'avant et dans lequel on jette en vrac les bagages à l'arrière. La conductrice, le visage gris de poussière, jeta un regard circulaire. En voyant Ellie, elle fit un immense sourire et sauta par-dessus sa portière sans prendre la peine de l'ouvrir. C'était une jeune femme, à peu près de l'âge d'Ellie, la peau brune comme son café matinal, d'immenses cheveux noirs tressés réunis dans un chignon lâche sur sa nuque. Elle regarda le magasin, Ellie, de nouveau le magasin et sourit encore plus.

« C'est toi la patronne ?

- Ouais, répondit Ellie en tortillant le bout de son tee-shirt humide.

- Je peux avoir le plein ?

- Bien sûr. Tu peux aller voir à l'intérieur si tu as besoin de quelque chose en attendant. »

Pendant qu'Ellie remplissait le réservoir de la jeep, la jeune femme entra dans le magasin, ressortit deux minutes après avec une clef de douze et un paquet de café.

« Je me suis fait piquer la mienne », dit-elle en haussant les épaules avec un petit sourire. Ellie ne répondit pas, trop occupée à regarder les sacs empilés à l'arrière de la jeep. Sacoche

d'appareils inconnus, vieux sacs bourrés de fringues, chaussures, cartons de vivres, éléments de cuisine en inox dépareillés...

« Long voyage ? demanda-t-elle à la jeune femme qui, debout à côté d'elle, comptait sa monnaie.

- M'en parle pas ! Mais je suis contente de repartir enfin, j'en pouvais plus de rester au même endroit... »

Elle se tut en regardant Ellie qui refermait soigneusement le réservoir.

« On se le fait maintenant ? » proposa-t-elle en secouant le paquet de café.

Assises de part et d'autre de la table, les deux femmes sirotaient lentement leur café en échangeant de temps en temps un regard gêné. La voyageuse scrutait la voûte des arbres en écoutant les murmures de la forêt – les discussions basses des arbres, les piétinements légers des petits animaux tout à leurs affaires, les cancans des oiseaux. Ellie, elle, la dévisageait discrètement par-dessus sa tasse. C'était une belle femme, portant la tête haute, les épaules en arrière, les bras musclés. Elle se tenait, les jambes croisées, avec une belle dignité curieuse au milieu de la cour, attentive et calme. Ses pommettes, hautes et marquées, adoucissaient un visage un peu carré. Entre le nez et les lèvres pleines, une petite cicatrice. Des yeux très sombres mais au reflet doux. Le long de son cou, une goutte de sueur glissa jusqu'en dessous de son débardeur.

« Tu vis ici seule ? demanda la voyageuse.

- Ouais.

- Depuis longtemps ? »

Ellie haussa les épaules. Elle prit une gorgée de café en se tournant vers le magasin. Il lui sembla qu'au moindre souffle il s'effondrerait tout d'un bloc, que le toit écraserait le grenier, son hamac, la véranda, que les murs engloutiraient les trois conserves. Trois jours après, la forêt aurait repris la place et il n'y aurait plus aucune trace de sa vie ici. Un roucou flamboyant recouvrirait la pompe, qui, éternelle, accueillerait les perruches qu'aime tant Ellie, ces petits éclairs verts qui se promènent toujours par deux en se chamaillant continuellement, mais qui se serrent toujours l'un contre l'autre lorsqu'ils se posent. Mais elle ? Serait-elle toujours là, à errer dans les environs, de la rivière aux ruines, en cercles désœuvrés ? Serait-elle partie, là où son imagination n'arrivait pas à aller ?

« Où est-ce que tu vas ? » demanda-t-elle enfin à la voyageuse.

Un formidable sourire découpa le visage de la jeune femme.

Elle parla toute la soirée et jusque tard dans la nuit. Elle raconta tous les endroits qu'elle avait visités, des ports où les cornes retentissent dans la brume aux mégaloportales où les tours percent le ciel. Les sommets des montagnes où le monde s'abîme dans un silence suprême. La savane, furieuse et cruelle, qui renferme des paradis insoupçonnés de verdure et de paix. Elle raconta les climats hostiles, les marches interminables, les crevasses, les vagues plus hautes que le plus haut des arbres de la forêt. Elle raconta les levers de soleil sur les roches roses constellées de quartz, le givre sur les arbres, les klaxons des voitures, l'histoire de cette baleine qui avait sauvé une plongeuse de l'attaque d'un requin. Elle raconta les fièvres, sa première chevauchée catastrophique, une cérémonie de mariage en pleine steppe pour laquelle la future épouse était arrivée à dos de renne.

« Tout ça, c'est si loin, murmura Ellie en resservant du rhum arrangé dans leurs verres.

- Non, tu te trompes. Tout ça, c'est juste à côté. Il faut juste sortir de ta forêt.

- Elle est grande, cette forêt. »

La voyageuse rit d'un grand rire sonore qui troubla les branches hautes et le cœur d'Ellie.

« C'est vrai, c'est une grande forêt ! admit-elle en reprenant une gorgée. Mais elle n'est pas infinie. »

Ellie ne répondit rien, grignota un morceau d'ananas tombé au fond de son verre.

« Si tu m'accueilles cette nuit, proposa la voyageuse à voix basse en se penchant sur la table, comme si elle ne voulait pas être entendue de la forêt, je veux bien t'emmener avec moi demain matin. Je te déposerai où tu voudras. Tu pourras même m'accompagner dans ma mission... »

Ellie sourit timidement.

« Peut-être. »

La voyageuse s'adossa contre sa chaise avec un sourire et resservit deux verres.

À l'aube, Ellie avait la bouche pâteuse et la tête lourde. Elle se débattit un moment dans son hamac avant de s'en dépatouiller, partit pieds nus faire un brin de toilette à la rivière. Ce n'est qu'en revenant qu'elle remarqua que la voyageuse était déjà sur le départ, fraîche et gaie. Elle avait laissé ses tresses libres, et elles se balançaient dans son dos jusqu'en bas de ses fesses. Elle resserrait quelques sandows, bourrait des sacs qui dépassaient. Lorsqu'elle vit Ellie, elle posa une main sur la hanche, pencha la tête sur l'épaule et lui lança un lever de sourcils équivoque.

« Alors ? Tu as pris une décision ? Je peux te faire de la place sur la banquette. »

Ellie s'assit sur la marche du magasin, retira ses tongs et commença à les retourner avec ses orteils, la tête dans les mains. Elle gardait les yeux fixés sur les pneus boueux de la jeep.

La voyageuse attrapa un élastique à son poignet et noua ses tresses en un chignon, les bras levés autour de sa tête comme une héloconia nocturne. Elle sauta derrière le volant et tourna la clef de contact.

Elle se leva et s'approcha. Elle posa une main sur la portière côté passager et cria par-dessus le bruit du moteur.

« Quand tu repasseras ! Je partirai avec toi, quand tu repasseras, d'accord ? »

La voyageuse ouvrit la bouche pour répondre quelque chose, mais se ravisa. Elle sourit, un peu moins fort que les autres fois, mais avec un regard tendre ; elle passa la première, zigzagua sur la piste tordue et disparut en quelques secondes.

Elle resta encore un moment appuyée contre la pompe. En baissant les yeux, elle vit que les plantes grimpaient déjà en bas du cube. Elle arracha quelques pousses. En se redressant, elle poussa un cri et se frappa le front de la paume de la main : elle avait oublié de lui demander si elle n'avait pas un livre à lui laisser.